



ACTU 02
GESTION DE CRISE
C'est comment qu'on freine ?



CINÉMA 04
FRANÇOIS OZON
In Between Days



PORTRAIT 22
LILIAN AUZAS
Ein Berliner

LE PETIT BULLETIN

*Ceci n'est pas
un Picasso.*



À LA UNE L'EXPO PICASSO, LES BÂTISSEURS ET BAIGNEUSES AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS

ÉDITO

PAR SÉBASTIEN BROQUET

Voilà : l'inconnu d'il y a six mois est maire de Lyon. Contrairement à Grenoble, où Éric Piolle a mis deux ans à prendre la mesure du poste, il semble que Grégory Doucet et son équipe soient, eux, fin prêts. Ciblant leur exécutif plusieurs semaines avant le second tour : les adjoints ont pu consulter, se préparer, être dans l'action dès cette semaine. Reste maintenant à décrypter la personnalité de cet homme, parfaitement en phase avec la nouvelle ère qui s'est ouverte, comme Gérard Collomb l'était à son arrivée en 2001 – ironie de l'histoire, ce sont les

métamorphoses réussies par l'ancien édile qui ont aspiré à Lyon la génération Doucet (lui-même s'y étant installé en 2010) l'ayant mis dehors en ce 28 juin. Mais l'ancien de Handicap International va devoir assimiler le concept de *lyonnitude* qui semble encore lui échapper. Cette ville est chauvine, n'aime pas trop qu'on la compare et se considère comme une capitale antique, fêve de son Histoire, de sa Résistance. Aime son humanisme et ses emblèmes, de l'OL à la Fête des Lumières. Aime être grognon, surtout avec l'OL et la Fête des Lumières... S'il a été attaqué longuement sur cette Fête, c'est bien qu'il s'est laissé

piéger par ce sujet non maîtrisé et n'a pas réussi à s'en dépêtrer. Son discours à l'issue du second tour ? Interchangeable. Lyonnais, Lillois, Nantais, idem ? Celui de samedi, après son intronisation, a commencé à laisser perler un peu de ce feeling, enfin, en citant Saint Exupéry... Mais ses paroles sur plusieurs sujets endémiques montrent qu'il n'a pas encore capté tout l'esprit de la cité. Il va falloir vite qu'il en prenne la mesure et s'en imprègne, s'il veut réussir son mandat et se faire accepter – faut-il rappeler l'énorme taux d'abstention ? Sauver la Terre, on valide. Aimer Lyon, ce sera indispensable, aussi.

www.petit-bulletin.fr/lyon



20-21
UN MONDE
À IMAGINER

théâtre croix-rousse
croix-rousse.com
04 72 07 49 49



VILLE DE LYON

Culture

La Région Auvergne-Rhône-Alpes

GRAND LYON

Télérama

ouverture
de la billetterie
à partir du
02 septembre à 13h

**FESTIVAL
DU FILM
ALLEMAND**



15-18 juillet, 21h30
73 rue Smith, Lyon 2
Films en VOST

GRATUIT



**EN
PLEIN AIR** GOETHE
INSTITUT

Le Monde des Arts

VILLE DE LYON

L'Allemagne

www.goethe.de

Le Monde des Arts

Lyon Confluence

COVID-19

GESTION DE CRISE

Crash-test : la culture en PLS, en quelques jours, tel est le bilan immédiat de la crise induite par le Covid-19, virus pas très mélomane qui a mis a terre un pan entier de l'économie du pays – et pas n'importe lequel, celui qui donne du sens à nos existences tout en étant trop souvent pris pour partie négligeable, comme l'a montré sa gestion par un ministère de la Culture un brin largué. Du coup, on a questionné ici Florence Verney-Carron, vice-présidente à la Culture de la Région, et Loïc Graber, désormais ex-adjoint en charge du secteur à la Ville de Lyon. Pour savoir comment on réagit face à un tel uppercut quand on est aux commandes. Interview cut-up.

PROPOS RECUEILLIS PAR PAR SÉBASTIEN BROUQUET

AVANT L'EFFONDREMENT

Loïc Graber : Quand j'ai pris mon mandat en 2017, j'espérais qu'on n'aurait jamais à vivre un nouveau Bataclan. Je pensais alors à un attentat terroriste, susceptible d'entraîner une disparition du public des salles. Que surmonter quinze jours ou un mois de fermeture serait très complexe, n'ayant pas de réserve suffisante pour tenir plusieurs semaines sans public !

« Il faudra sauver tout le monde en ayant une attention plus particulière aux plus fragiles. C'est pour ça que l'on fait du sur-mesure »

IMPACT DANS...

Florence Verney-Carron : Je prend conscience de la crise très tôt : début mars, on a les premières annulations – notamment Quais du Polar le 13. Avec Laurent Wauquiez, on va tout de suite faire une réunion avec une vingtaine d'acteurs culturels. Tous les secteurs étaient représentés, alors qu'ils n'ont pas forcément l'habitude de se voir. Pour nous qui sommes sur ce territoire de 9M d'habitants, tous les chiffres sont importants : 450 festivals, 250 compagnies, c'est vertigineux à notre échelle. On se parle, cela va entraîner immédiatement la décision de mobiliser nos services.

LG : Malheureusement, le pire s'est produit. On a mis du temps à réaliser l'impact que ça allait avoir. Surtout, c'est arrivé au pire moment : avril, mai et juin sont les mois où les lieux font la plus grosse partie de leur billetterie, où on lance tous les festivals et les futures saisons. Fin mars, à l'Hôtel de Ville, du côté de la délégation des affaires culturelles, on commençait à avoir des signaux, quelques coups de fil.

ALLO, LES URGENCES ?

LG : Il a fallu mettre en place des plans de continuité, notamment pour les musées, et mobiliser les équipes en télétravail pour enclencher une démarche d'écoute des acteurs culturels. Le spectacle vivant, nous demandait si on savait quand et dans quelles conditions ils pourraient rouvrir mais nous étions dans le flou le plus total. On envoyé fin mars un questionnaire à 170 struc-



Loïc Graber © Anne Bouillot

tures de la Ville pour connaître leur état. Et leur visibilité financière, savoir si elles avaient un peu de marge. On a eu des retours tardifs et incomplets à cause du télétravail.

Il y avait trois catégories : les acteurs publics (Opéra, Auditorium, Les Célestins...), peu impactés car la collectivité prend en charge toutes les difficultés, les privés subventionnés par la Ville. Et les privés non subventionnés.

FVC : Les premiers appels étaient solidaires et respectueux. Tous les acteurs culturels n'avaient pas tous les chiffres, mais personne n'a essayé de tirer la couverture à soi. Il y avait une volonté de travailler en commun. Je n'ai pas eu des gens catastrophés, mais qui cherchaient comment s'en sortir tous ensemble.

COLLOMB ET WAUQUIEZ ENTRENT DANS LA DANSE

LG : Un peu plus tard, Gérard Collomb a quand même remis le nez dans la gestion de crise. Et très vite il s'est aperçu que des secteurs entiers allaient la subir : les commerçants, le secteur culturel... Il m'a alors passé un coup de fil et on l'a tenu au courant souvent de l'évolution de la situation. La difficulté, c'est que la Ville a déjà engagé au 15 juin 60ME dans la gestion de cette crise, entre les pertes de recettes et les frais supplémentaires engagés. Sur un budget annuel de 600ME, c'est conséquent. Le prochain exécutif devra décider ça.

FVC : Laurent Wauquiez a pris tout de suite conscience de la situation du monde culturel. Il a été extrêmement impliqué sur ce sujet, et dans la crise en général. À la Région, ça a été le

premier secteur que l'on a aidé et suivi, la culture.

CELLULE DE CRISE

FVC : Pendant le confinement, on avait une réunion tous les jours de une à deux heures avec une petite cellule, ainsi que quarante personnes de nos services qui vont se mobiliser et vont appeler un à un tous les acteurs de la culture, en leur demandant comment on peut les aider.

LG : La difficulté, c'était le télétravail. On ne pouvait pas se voir. J'avais des points bi-hebdomadaires avec les équipes de la direction culturelle. Et j'ai appelé pas mal de structures par téléphone pour connaître leur état. J'ai pu avoir une vision globale et avoir des alertes, notamment sur le secteur des indépendants..

HELP !

LG : La problématique, c'est combien on met sur un fond d'urgence. Je suis bien incapable de savoir combien on doit mettre. Les différences entre les structures sont extrêmement fortes.

FVC : À la Région, on a mis en place un numéro d'urgence et un fond d'urgence immédiat, pour alléger les trésoreries. Tout de suite on essaye de faire du sur-mesure, s'adapter, sortir des normes. Notamment en rajoutant des codes NAP pour élargir le fond à d'autres secteurs qui n'étaient pas en lien avec nous mais que l'on va aussi aider. On a un écosystème extrêmement riche sur l'ensemble de notre Région, on y tient ; il faudra sauver tout le monde en ayant une attention plus particulière aux plus fragiles. C'est pour ça que l'on fait du sur-mesure.



Florence Verney-Carron © Gilles Reboisson

C'est comment qu'on freine ?

LG : La multiplicité des dispositifs mis en place par l'État et ses antennes est illisible pour les structures. On est alors dans une difficulté à appréhender la réalité du déficit et de la situation économique. L'urgence pour nous a été de s'assurer entre fin mars et fin avril que les subventions déjà votées en décembre et en janvier étaient bien arrivées sur les comptes bancaires : 13, 83ME. On a maintenu l'engagement sur tous les événements, même s'ils n'avaient pas lieu, à la seule condition que tous les contrats pris soient bien honorés, pour éviter l'effet domino.

FVC : On a débloqué 32ME d'aides. Dont du redéploiement, et de l'argent en plus. En fonction des groupes de travail, on fera évoluer ce montant. Et nous avons plusieurs festivals qui se tiennent malgré tout cet été, La Baume en Musique, Saoû Chante Mozart par exemple. On va s'adapter à chacun. On était là pour les moments difficiles, mais on doit être là aussi pour créer le cadre de réflexion pour rester une Région très en avance sur la culture. Les subventions sont également maintenues à frais engagés même si les événements sont annulés. On a eu 481 dossiers validés sur le fond d'urgence culture (dont 163 sur le Rhône) pour un montant accordé de 2 045 287 ME.

LG : Début mai, à l'approche du déconfinement on a eu l'opportunité de verser d'autres subventions : 546 800€ de plus, par décision du Maire, qui devaient être votées en juin et juillet et sont passées par ordonnance le 1^{er} avril.

JOUER COLLECTIF

LG : Au démarrage, il y a eu beaucoup de rencontres avec la DRAC, la Région, la Métropole et la Ville, surtout au niveau technique plus que politique, pour s'assurer que les dispositifs étaient complémentaires les uns des autres. Et que les tutelles se mobilisent ensemble.

FVC : On a aussi été forts en concertation avec les autres collectivités. La volonté de la Région, c'est depuis toujours de se poser comme ensemble. On a fait la même chose. Tous nos techniciens sont en lien constant avec la Ville et la Métropole.

LE MINISTRE INVISIBLE

LG : Aucun lien avec la rue de Valois de notre côté. J'espère que la DRAC en avait plus ! Sinon, ce serait très inquiétant. Mais nous, niveau Ville, Métropole et Région, on n'avait pas de liens particuliers avec le ministère. Ils auraient dû mettre en place un guichet unique, une seule porte d'entrée avec derrière des gens en capacité de répondre à tous les acteurs culturels. C'est ce qui a vraiment manqué.

FVC : Nous, on avait ce lien avec le ministre de la Culture. Il a été quand-même très très touché par le Covid-19, pendant trois ou quatre semaines. Pour ce qui nous concerne, il a été présent, avec une réunion importante au travers de l'Association des Régions de France (ARF).

EN CIRCUIT COURT

FVC : On a réorienté aussi des structures vers le prêt garanti par la Région. Il n'y a pas un dossier que l'on n'a pas traité dans la journée quand on nous a contacté.

LG : Le montant des crédits annuels d'acquisition de la Ville, ça dépend des années : entre 200 000 et 300 000€. L'adoption a une enveloppe d'acquisition pour toutes les œuvres exposées dans les bâtiments de la Ville de Lyon. L'idée, cette année – c'est le nouvel exécutif qui choisira – c'était de flécher sur des galeries, des lieux, librairies et artistes uniquement à Lyon. Là, on va privilégier le local : acheter des photographies aux galeries comme Le Réverbère ou le Bleu du Ciel. Juste avant le confinement, j'avais déjà fait un grand tour des galeries lyonnaises pour acheter des tableaux et photographies lyonnaises.

UNE FOIS PASSÉ LE PEAK TIME

LG : On a passé beaucoup de temps à faire des entretiens au cas par cas. Lorsque le bilan global sera fait, on saura ce qu'il manque et la Ville devra combler les trous dans la raquette, sans doute en binôme avec la Métropole. Je ne sais pas si elle sera en capacité de sauver toutes les structures, certaines étaient déjà fragiles avant la crise. Mais il n'y aurait rien de plus terrible que la richesse de l'écosystème culturel lyonnais s'effondre en partie.

FVC : On est dans la troisième phase, en lien avec la DRAC. On doit maintenant s'adapter pour accompagner la relance, pour aider à la créativité de tout ce qui va se mettre en place en s'adaptant aux conditions d'aujourd'hui. Début juillet, un nouvel état des lieux est prévu pour la fin de nos groupes de travail.

L'IMPORTANT, C'EST PAS LA CHUTE, C'EST L'ATERRISSAGE

LG : Non, je ne sais pas encore quelle est l'ampleur des dégâts. J'ai quelques noms en tête comme le Kraspek Myzik qui est dans une situation extrêmement fragile. L'Espace 44 qui nous a alerté. La Comédie Odéon qui espère vraiment se refaire cet été dans les espaces publics. Je ne sais pas encore si c'est dix ou cinquante structures très menacées : on le saura au fil de l'été.

FVC : Je vais aller sur les festivals cet été : il y a des choses très intéressantes qui malgré tout ont réussi à se lancer.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS

PICASSO, VAMOS A LA PLAYA

L'exposition Picasso, baigneuses et baigneurs réunit quelque 150 dessins, sculptures et peintures de Picasso sur ce motif et... de nombreux autres artistes l'ayant influencé (Ingres, Cézanne, Manet, Degas...) ou ayant été influencés par lui (Francis Bacon, Niki de Saint Phalle...). Soit une double et passionnante traversée au fil de l'eau : de la modernité et de l'œuvre profuse de Picasso.

PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

« **C**ela fait des années que je désirais faire une exposition autour de la Femme assise sur la plage de Picasso » s'enthousiasme Sylvie Ramond devant la presse. Un rêve qui se réalise presque idéalement en plein mois de juillet pour la directrice du musée et co-commissaire de Picasso. Baigneuses et baigneurs, avec Émilie Bouvard, ancienne directrice du Musée Picasso à Paris. Dans l'exposition, ce tableau de Picasso (voir notre encadré) côtoie deux autres baigneuses, peintes elles aussi en février 1937, et très rarement réunies ensemble. Cette même année, Picasso s'attellera à la composition de... Guernica.

« **Toutes les périodes et toutes les tendances ou presque de Picasso se retrouvent ici dans ses scènes de baignade** »

Pour l'heure, en février, le peintre renoue avec son goût pour les baigneuses, dont les premières dataient de 1908, et les plus connues jusqu'alors étaient celles de la série dite des baigneuses de Dinard de 1928. À travers ce motif, comme Sylvie Ramond nous le rappelle, « Picasso voulait rivaliser avec ses maîtres (Ingres, Manet, Cézanne...) ». Monstre de travail et génial inventeur de formes inédites, Picasso n'a en effet jamais cessé de regarder, d'engloutir et de digérer à ses propres fins les grands noms de l'histoire de l'art. Il n'a jamais cessé non plus de passer de longs moments sur les plages espagnoles ou françaises, en compagnie de ses différentes épouses, maîtresses



Joueurs de ballon sur la plage, Dinard, 15 août 1928. Paris, Musée national Picasso - Paris. © Succession Picasso 2020

Photo © RMN-Grand Palais (Musée national Picasso - Paris) / René-Gabriel Ojeda

Pénalty ! Il y a clairement main, là...

et de ses amis. Comme en témoignent les très nombreuses photographies émaillant le parcours de l'exposition.

MODERNITÉS

Picasso, baigneuses et baigneurs s'ouvre sur une magnifique première salle Baigneuses et modernité qui, en quelques toiles, donne à voir à la fois l'importance pour les modernes de la fin du XIX^e siècle du thème de la baignade, et sa mutation par rapport à la tradition. Avec Manet, Cézanne, Gauguin, Degas, les baigneuses et les baigneurs quittent les récits mythologiques (*Vénus à la toilette, Diane au bain...*) pour retrouver le sable et les rivages de la vie réelle. Baigneurs et baigneuses prosaïques donc et emblématiques d'un nouveau loisir prisé

par la bourgeoisie de l'époque, le bain de mer. Ces scènes sont aussi autant d'occasions de bousculer les codes de la représentation picturale. En peignant sa femme et son frère sur une plage de Berck-sur-Mer en 1873, Manet flirte déjà avec l'abstraction avec un paysage réduit à trois bandes horizontales superposées (la plage, la mer, le ciel) et faisant s'évaporer tout effet de perspective. En peignant d'innombrables scènes de baignade (deux cents peut-être ?), Cézanne métamorphose ses figures humaines en corps d'eau, de pierre et de vent. Et fait résonner ensemble, quasiment à l'état pur, les « forces de la peinture » (rythmes, couleurs, composition plastique...) avec les « forces de la nature ».

PICASSO DANS TOUS SES ÉTATS

En un parcours chronologique, l'exposition propose une traversée rafraîchissante de l'œuvre de Picasso à travers le motif de la baignade, enrichie de nombreux contre-points d'artistes modernes ayant influencé peu ou prou Picasso, et d'autres ayant été influencés par le maître andalou (Francis Bacon, le sculpteur David Smith, Niki de Saint Phalle, des artistes contemporains...).

Toutes les périodes et toutes les tendances ou presque de Picasso se retrouvent ici dans ses scènes de baignade : néo-classicisme, primitivisme, cubisme, surréalisme, biomorphisme... Et cette variété de styles

PICASSO EN QUELQUES DATES

- 1881 : Naissance à Malaga en Espagne
- 1904 : Installation définitive à Paris, sur la Butte Montmartre
- 1907 : Il peint Les Femmes d'Alger. Il s'intéresse alors beaucoup à l'art non occidental et à l'œuvre de Cézanne
- 1908 : Les premières baigneuses de Picasso naissent dans les bois et dans un esprit pré-cubiste
- 1928 : Il peint les baigneuses dites de Dinard, où il passe à plusieurs reprises ses vacances d'été
- 1937 : Reprise du motif de la baigneuse avec trois grandes toiles réalisées entre le 10 et le 18 février. De mai à juin, il compose Guernica
- 1953 : Rétrospective au Musée des Beaux-arts de Lyon
- 1966 : Première grande rétrospective dans un musée national français au Petit et Grand Palais à Paris
- 1973 : Meurt à Mougins

et d'expériences plastiques s'entremêle à une grande variété de sensations et d'émotions humaines : sur la plage, avec Picasso, on joue au ballon, on s'embrasse voracement, on se désagrège en osselets, on se pétrifie, on batifole autour de cabines de bain, on s'arrache littéralement les tripes, on s'isole dans la contemplation de ses pieds et se perd dans une bulle de mélancolie... La plage est pour Picasso une scène et une surface réduites à l'essentiel, où l'artiste se donne toutes les libertés formelles, et révèle bien des facettes de l'âme humaine.

▼ PICASSO. BAIGNEUSES ET BAIGNEURS

Au Musée des Beaux-Arts du mercredi 15 juillet au dimanche 3 janvier 2021

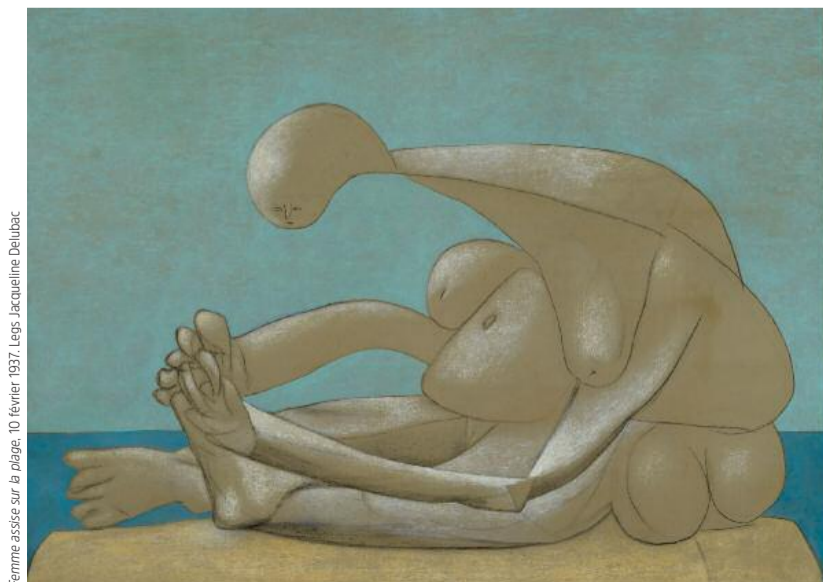
UNE ŒUVRE DANS L'EXPO

FEMME ASSISE SUR LA PLAGE, 1937

PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

C'est parfois sur la plage, là où tout devrait être clair et précis sous la lumière et dans le dénuement, que les choses paradoxalement peuvent se révéler complexes, confuses, en devenir... Rappelons-nous, par exemple, le meurtre commis par Meursault dans un éclat de soleil, dans *L'Étranger* de Camus, ou bien la baignade en mer de Thomas l'obscur (Maurice Blanchot) où dedans et dehors s'inversent sans cesse.

Esseulée dans une clarté sans ombre ou presque, la Femme assise sur la plage (1937) de Picasso se gratte un pied. C'est aussi simple et trivial que cela. Mais, plus avant, est-ce vraiment une femme ou est-ce un monstre quasi extra-terrestre, est-elle de profil ou est-elle de face, est-elle débordante de chair et de vie ou figée dans la pierre et la mort, est-elle en deux ou en trois dimensions ? Est-elle un peu simplette concentrée sur sa tâche triviale ou plongée dans une profonde boucle mélancolique ? Avec Picasso ce type



Femme assise sur la plage, 1937. Legs, Jacqueline Delubac

1937. Lyon, musée des Beaux-Arts. Inv. 1937-45.

Ongles calcifiés ? Réagissez !

d'alternatives semble s'ouvrir sur un rapport indéfini, l'artiste condensant dans son œuvre toutes ces polarités a priori contradictoires. Et c'est son génie propre, et celui plus général des arts plastiques, que de pouvoir échapper à la logique, qu'elle soit celle de la représentation, des sentiments, de la raison. Ce tableau de l'immobilité fait se mouvoir un grand nombre de questionnements et de métamorphoses. Ce tableau du grand dehors s'ouvre sur l'intimité la plus énigmatique.

Il est, concrètement, à l'origine de l'exposition Picasso, baigneuses et baigneurs et est devenu l'emblème même des collections d'art moderne du Musée des Beaux-Arts, depuis l'inestimable legs de Jacqueline Delubac effectué en 1997. Notons encore qu'en une grosse semaine, du 10 au 18 février 1937, ce sont trois baigneuses monumentales que Picasso composa tour à tour ! Un trio qui dialogue avec les baigneuses d'Ingres et de Cézanne, et qui marquera ensuite un grand nombre d'artistes, Francis Bacon au premier chef.

LE FILM DE LA SEMAINE

ÉTÉ 85

Généalogie d'une histoire d'amour entre deux garçons à l'été 85 qui débouchera sur un crime. François Ozon voyage dans ses souvenirs et lectures d'ado et signe son Temps retrouvé. Sélection officielle Cannes 2020.

PAR VINCENT RAYMOND



Dans la moiteur du moteur

Normandie, été 1985. David sauve Alexis d'un naufrage. Très vite, une amitié profonde se noue entre les deux adolescents, qui se mue en romance passionnée. Mais les amours d'été sont souvent éphémères et celle-ci débouchera sur un drame ainsi que sur un crime...

Nul ne guérit jamais de son enfance – et encore moins de son adolescence. L'une comme l'autre laissent une marque indélébile et invisible sous la peau adulte, pareille à une scarification intérieure. D'aucuns apprennent à apprivoiser leurs cicatrices en les caressant quand d'autres les torturent en les creusant ; tous les conservent néanmoins à portée de main. Ou d'inspiration lorsqu'il s'agit d'artistes. François Ozon ne fait évidemment pas exception.

En adaptant *La Danse du coucou*, un roman découvert en 1985 alors qu'il avait peu ou prou l'âge des protagonistes, le cinéaste effectue une sorte "d'autobiographie divergée". Non qu'il s'agisse ici de raconter au premier degré son propre vécu d'ado, mais plutôt d'user du substrat de l'intrigue écrite par Aidan Chambers pour concaténer et agréger l'essence de l'époque, pour recréer une atmosphère fidèle à son ressenti d'alors. Dénuée de nostalgie mortifère ou contemplative – un parfait contrepoint au terriblement affecté *Call Me By Your Name* de Luca Guadagnino – cette reconstitution respecte son titre programmatique en capturant la trame sonore et visuelle du fameux été. Outre la bande originale, où cold wave et rock romantique commencent à s'effacer devant les coups de boutoir de la déferlante italo disco, l'image renvoie fidèlement au mitan

des années 1980 par ce qu'elle montre à l'écran (mode vestimentaire, décors) et comment elle le fait : le choix du support, le Super16 gonflé, dont le grain sensuel et pulvérulent évoque autant le suranné que la texture de la peau. Elle était aussi la pellicule de prédilection des jeunes réalisateurs de l'époque.

UN LEVER DE RIDEAU

Avec ce film se déroulant en proximité de plage, faisant s'étreindre Eros et Thanatos jusqu'à l'obsession, où l'un des protagonistes se travestit en femme, avec la présence de Melvil Poupaud entre autres rappels et allusions dont l'énumération et l'exégèse seraient ici fastidieuses, on pourrait croire que François Ozon effectue une synthèse récapitulative de son œuvre accomplie. Ce serait prendre (et comprendre) *Été 85* de travers dans la mesure où, précisément, l'auteur retourne au bourgeois matriciel de son cinéma : cette cellule-souche qui a engendré toutes ses réalisations antérieures, chacune étant dépositaire d'un fragment de ce film en devenir, de ce film à venir désormais advenu.

En première ligne de cette romance initiatique, la paire de jeunes comédiens interprète une partition remarquable d'harmonie et de subtilité. En particulier Benjamin Voisin, déjà doublement remarqué en ce début d'année dans *Un vrai bonhomme* et *La Dernière Vie de Simon*, dont le côté solaire et légèrement inquiétant – sur un bateau la chemise entrouverte – n'est pas sans évoquer le débutant Alain Delon dans *Plein Soleil*. De bon augure.

▼ ÉTÉ 85

Un film de François Ozon (Fr, 1h40) avec Félix Lefebvre, Benjamin Voisin, Philippine Velge...

ÉTÉ 85
« IL N'Y A PAS UNE MANIÈRE POUR DIRIGER LES ACTEURS »

Retenu dans la sélection officielle du Festival de Cannes 2020, en compétition au Festival de San Sebastian, *Été 85* séduit... Sans doute parce qu'il parle de séduction et renvoie à l'adolescence des spectateurs. En tout cas, à celle de son auteur, François Ozon. Rencontre.

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT RAYMOND



Des comédiens dans les petits papiers du cinéaste

La réalisation de ce film a-t-elle été pour une manière d'exécuter un pacte que vous auriez contracté avec vous-même, lecteur de 17 ans découvrant le roman de Aidan Chambers ?

François Ozon : Quand j'ai lu le livre, je n'étais pas encore cinéaste, c'est vrai, j'étais lycéen rêvant de faire du cinéma et je me suis dit que j'adorerais faire ce film, raconter cette histoire... En même temps, j'avais presque plus envie d'en être le spectateur. Peut-être que, déjà, je me sentais trop proche des personnages, je n'aurais pas été capable de raconter l'histoire. J'étais quasiment sûr qu'un réalisateur comme Gus Van Sant, John Hughes ou Rob Reiner aurait pu s'en emparer et faire un teen movie à l'américaine. Mais ça ne s'est jamais fait. Quand j'en ai parlé à Aidan Chambers, qui a 85 ans aujourd'hui, il m'a dit que trois réalisateurs avaient essayé de l'adapter pendant toute cette période, sans succès.

Après *Grâce à Dieu* – qui avait été un film un peu compliqué, vous vous doutez pourquoi – j'avais envie de revenir sur quelque chose de plus léger. Je suis retombé sur le bouquin, je l'ai lu et l'ai toujours autant aimé. Je me souvenais vraiment d'une histoire d'amour, mais avec le temps j'avais oublié le contexte familial, social, toute la réflexion sur l'écriture... Trente-cinq ans plus tard, je me suis dit qu'il était temps de se lancer dans une adaptation.

Il y a une dimension nostalgique mais pas mélancolique...

Il y a quand même une nostalgie qui se crée, de par la situation actuelle, de par le Covid, de par le confinement... On voit tout à coup cette histoire comme une espèce de paradis perdu, vu que dans les années 1980, on avait le droit de faire plein de choses... Il faut se souvenir que les années 1980, c'est le sida, l'ultra-libéralisme, le monde du fric ; ce ne sont pas des années extraordinaires. Mais c'est vrai que la patine du temps, en général, adoucit le passé.

Pourquoi avoir fait appel à Jean-Benoît Dunckel de Air pour la musique ?

Je cherchais quelqu'un qui fasse un son qui sonne un peu "années 1980", et le groupe Air a été justement très influencé par cette époque – ils sont de la même génération que moi. Je suis tombé sur une interview de Jean-Benoît Dunckel à qui l'on demandait le tube de son enfance. Il a dit cette chanson improbable, *Star de la pub*, en développant de manière très sérieuse sur le fait que ce morceau était bien produit. Tout à coup, ça a été un flash : je me suis souvenu de ce tube que j'écoutais et aimais aussi en tant qu'ado. Je l'ai donc contacté, on s'est très bien entendus et il a travaillé sur le film.

« Je pense que le désir est utile dans la transmission »

Et la chanson de The Cure, *In Between Days*, qui ouvre le film a indirectement donné son nom définitif au film ?

Il s'appelait *Été 84* : c'était l'été de mes 17 ans, je trouvais que c'était plus sexy, 84 ; ça sonnait mieux, c'était plus rond. Et puis c'était une allusion à *Un été 42*, de Robert Mulligan. Au moment du montage, c'était évident que j'allais utiliser le morceau *In Between Days*, donc on l'a demandé. Robert Smith a dit : « j'aurais bien aimé vous le vendre, mais c'est impossible parce que le morceau est sorti en 85. » Donc là, grand drame, grande discussion avec les producteurs, et donc j'écris une belle lettre à Robert Smith, en disant que j'étais fan depuis toujours, et que j'étais prêt à changer le titre du film s'il acceptait. On en a profité pour négocier le prix, et ça a marché (rires). Il a dit ok, et donc le film s'appelle *Été 85*. 85, ça m'embêtait quand-même un peu parce que c'est l'année de la mort de Rock Hudson et que le sida commençait à être vraiment médiatisé.

Félix Lefebvre et Benjamin Voisin expliquent avoir effectué un travail de préparation durant trois à quatre mois avant le tournage. Comment intervenez-vous durant cette période ?

Je pense qu'il n'y a pas une manière pour diriger les acteurs : il faut s'adapter à chacun. Entre Félix et Benjamin, c'était très différent. Félix, je pense, avait besoin d'être nourri. Je lui ai donc demandé de regarder des films, de lire *L'Attrape-cœur* de Salinger... Il avait besoin de se plonger dans cette époque. Il s'est donc plongé dans les tubes qu'écoutait sa mère dans les années 1980, c'est lui qui m'a reparlé de *Sailing*... Il voulait voir des films, donc je lui ai dit de voir ceux qu'il aurait pu voir à l'époque, *La Boum* par exemple, que Benjamin n'avait pas vu non plus. Je leur ai aussi dit de regarder *Un été 42*, *Stand by me*, *My Own private Idaho* – c'est des années 1990, mais pour la relation entre les deux garçons... Quant à Benjamin, il avait plus besoin de comprendre mes intentions, je pense. Il était davantage sur la mise en scène, sur la psychologie de David, sur comment il devait être, se comporter et développer cette emprise, créer ce charisme. Ça a aussi été un travail physique, car je lui ai demandé de faire du sport pour se développer un peu...

Vous retrouvez aussi Melvil Poupaud.

C'était aussi un clin d'œil, après *Grâce à Dieu*, après le rôle qu'il a joué, il est ici un prof un peu ambigu. Ce qui m'intéressait, c'est d'avoir la transmission. Après, c'est vrai qu'il y a une part de séduction dans la transmission : on a tous eu des professeurs que l'on a particulièrement aimés, et avec qui il y a une attirance. Après il n'y a pas forcément le passage à l'acte. C'est de l'ordre du fantasme. Je pense que le désir est utile dans la transmission. Moi, j'avais une prof d'allemand très sexy, elle avait un truc, j'aimais bien l'écouter... J'aurais peut-être été moins bon si ça avait été un vieux ronchon (rires).



MUSÉE DE L'AUTOMOBILE HENRI MALARTRE
Lyon France

UN ÉTÉ EN ROUE LIBRE !

SAISON 2020-2021

Illustration : Orange Vif | Conception : Atelier des Médias

VILLE DE LYON

www.musee-malartre.com

ROCHETAILLÉE-SUR-SAÔNE | du mardi au dimanche 10h30 - 18h | Parking gratuit | Bus TCL n° 40 et N°70

PICASSO

BAIGNEUSES ET BAIGNEURS

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LYON
MBA-LYON.FR

EXPOSITION - 15 JUL. 2020 > 3 JANV. 2021

RÉSERVEZ VOS BILLETS EN LIGNE

institutions: VILLE DE LYON, PICASSO

partenaires média: arte, Télérama

L'exposition est organisée en collaboration avec le Musée national Picasso-Paris

club du musée saint-pierre

Pablo Picasso, Joueurs de ballon sur la plage, Dinard 15 août 1928. Huile sur toile. Paris, Musée National Picasso-Paris. © Succession Picasso 2020. Photo © RMN-Grand Palais (Musée national Picasso-Paris) / René-Gabriel Ojeda. Graphisme: Perliette & Beauf i.e.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE LYON | VILLE DE LYON

LA BIBLIOTHÈQUE, C'EST REPARTI !

REVEZ VOUS DÉTENDRE, TRAVAILLER, EMPRUNTER...

HORAIRES SUR BM-LYON.FR

B

Des collections hors du commun

VENEZ VOIR !

Œuvres et objets du XV^e siècle à nos jours

Un musée d'histoires et de sociétés

musée de l'imprimerie et de la communication graphique

Mer. au dim. 10H30 - 18H

13, rue de la Poulallerie Lyon 2^e
M Cordeliers

www.imprimerie.lyon.fr

Design graphique: Bureau 205

La ville comme on l'aime, **Culturelle**

“À QUOI PENSEZ-VOUS ?”

Une série de rencontres et de conversations, à distance, entre l'écrivain Camille de Toledo et un.e invité.e

Tous les mardis, à partir du 9 juin 2020 en podcast sur bit.ly/aquoipensezvous

Les premiers invités : Anne Simon (recherche), Sébastien Thiéry (politiste), Marie Cosnay (prof de lettres), Denis Cellier (thérapeute)

...

ÉCOLE URBAINE DE LYON
Université de Lyon



EUROPEAN LAB

FÊTE DU LIVRE DE BRON

THRILLER MADRE

D'un court-métrage multi-primé, Rodrigo Sorogoyen fait le point de départ d'un long homonyme captivant, dérangeant et violemment psychologique. Une histoire de mère orpheline et d'une ado en rupture de famille, une histoire d'amour raccommodé...

PAR VINCENT RAYMOND

Dix ans après la disparition subite de son fils sur une plage des Landes, Elena a quitté l'Espagne et sa vie ancienne pour travailler dans un restaurant sur cette maudite plage. Un jour, elle aperçoit Jean, ado dont l'âge et le physique lui évoquent son enfant. Elle le suit ; il s'en rend compte...

L'exercice consistant à dilater un court-métrage en un long est souvent l'apanage des débutants pour qui le format bref constitue, aux yeux des producteurs, une promesse. Mais les deux disciplines étant ontologiquement différentes – autant que le demi-fond l'est du marathon –, l'entreprise s'avère souvent un redoutable casse-gueule. Pour y échapper, certains optent pour une simple prolongation de leur court à l'instar de Xavier Legrand (avec Avant que de tout perdre, puis Jusqu'à la garde dont on connaît le double succès) ou ici Rodrigo Sorogoyen. Le très expérimenté réalisateur avait signé en 2017 entre Que Dios nos perdona et El Reino, Madre, un plan-séquence de 18 minutes aussi stupéfiant que bouleversant – il constitue le prologue de ce film – ayant écumé les festivals et concouru à l'Oscar. Madre “version longue” raconte une autre histoire : une conséquence possible de la précédente, en explorant plusieurs chemins psychologiques et en suggérant la survenue d'un ou plusieurs drames après la tragédie initiale.



La distanciation physique à l'état brutal

REGARDE LA MÈRE

Est-ce l'ambiance balnéaire, le trouble de la liaison potentiellement incestueuse entre Elena et Jean, le thriller qui se dessine entre eux et les parents de Jean (les remarquables Frédéric Pierrot et Anne Consigny, inhabituels dans leurs emplois de petits bourgeois de la côte Ouest) ou la perversité latente de quelques personnages secondaires mais il y a quelque chose d'Ozon dans ce film aussi déchirant que provocateur sur l'impossibilité d'un deuil. Ce qu'il montre de la possession et de la convoitise également, de l'égoïsme et de l'hypocrisie des familles “pull sur les épaules”, où l'hideur de l'âme se cache derrière le masque des convenances.

Filmé avec une douceur rasante faisant contrepoint à la douleur profonde de son personnage, Madre confirme, s'il était encore nécessaire, le statut de Sorogoyen comme auteur de premier plan du cinéma hispanophone contemporain. Bénéfice collatéral, la mise en lumière de Marta Nieto dans le rôle-titre : une telle présence ne mérite pas de demeurer loin des écrans.

▼ MADRE

Un film de Rodrigo Sorogoyen (Esp-Fr, 2h09) avec Marta Nieto, Anne Consigny, Alex Brendemühl...

HORREUR THE VIGIL

PAR VINCENT RAYMOND



Yakov va prendre casher

Yakov, qui a rompu avec sa communauté juive orthodoxe, vit dans la précarité. Pour payer son loyer, il accepte contre rétribution d'effectuer la veillée funèbre de M. Litvak un coreligionnaire. Sans savoir que le défunt est possédé par un démon en quête d'un nouveau corps hôte... Blumhouse Productions poursuit son intéressant cheminement dans le cinéma de genre, investissant sans crainte des créneaux en déshérence ou ignorés. The Vigil constitue une incursion dans le registre cultuel autant qu'une percée : à de notables exceptions telles que Le Golem ou Pi, la religion juive n'est habituellement pas convoquée pour les films d'épouvante – on lui préfère le catholicisme et ses exorcismes, très ritualisés cinématographiquement. Keith Thomas réussit ici deux choses assez ardues. D'abord, créer une terreur a minima, froide, par la suggestion. Ensuite, asseoir son intrigue horrifique sur un substrat historico-philosophique offrant une authentique matière à réflexion. Le passé en tant qu'obsession est ici métaphoriquement représenté par un démon (le “mazik”) qu'il faut éliminer par le feu, sans quoi c'est lui qui détruit celui qu'il possède. Le propos est plutôt iconoclaste pour une religion où rites, mémoire et tradition sont essentiels, et presque sacrilège lorsqu'il s'agit “d'effacer” un trauma lié à la Shoah. En outre, le fait que Yakov, en rupture avec une communauté orthodoxe, soit désigné pour surmonter la malédiction, rend le tableau plus troublant encore. La lecture s'avère des plus métaphysiques, et mériterait presque le regard d'un ou une kabbaliste !

▼ THE VIGIL

Un film de Keith Thomas (É-U, int.-12 ans, 1h30) avec Dave Davis, Menashe Lustig, Malky Goldman...

DRAME THE PERFECT CANDIDATE

PAR VINCENT RAYMOND



Un micro pour obtenir des voix. Ça se tient.

Médecin dans une petite clinique locale d'Arabie saoudite, Maryam veut exercer à Riyad. Hélas, faute d'autorisation paternelle, elle ne peut prendre l'avion pour aller présenter sa candidature. Cette ultime vexation sexiste la convainc de se porter candidate aux élections municipales... Qu'on ne vienne plus jamais prétendre que les artistes ne captent rien de l'air du temps et vivent déconnectés des préoccupations de ce bas monde. Voyez Haifaa Al Mansour, qui parvient en un film à traiter à la fois de la situation calamiteuse des hôpitaux, du sexisme systémique dans certaines sociétés et des minables combinaisons minant le jeu prétendument démocratique des élections. Qui aurait imaginé que le royaume wahhabite était à ce point proche de nous ? Après une parenthèse anglo-saxonne ne l'ayant pas privée de poursuivre son questionnement sur l'état de la condition féminine, la réalisatrice de Wadjda renoue donc ici avec son Arabie Saoudite natale dont elle expose le paradoxal conservatisme, et les absurdités qu'il entraîne : un malade préférant mourir qu'être ausculté par une femme, une réunion politique se tenant en visioconférence alors que la candidate est dans la tente d'à-côté... Mais elle montre aussi l'encourageante existence de ces libéraux qui, aux côtés des militantes, font évoluer les mentalités en convainquant les autres hommes de renoncer à leur androtropisme – tel le père de Maryam, musicien et poète battant la campagne en tournée avec son groupe pendant que sa fille mène la sienne. Encourageant, au finale...

▼ THE PERFECT CANDIDATE

Un film de Haifaa Al Mansour (All-Ar Saou, 1h45) avec Mila Alzahrani...



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

Respirer
et RENAIÎTRE ICI

Les rives du lac du Bourget

auvergnerhonealpes-tourisme.com



**Auvergne
Rhône-Alpes**
Tourisme

LES PROFESSIONNELS DU TOURISME S'ENGAGENT À METTRE EN PLACE TOUTES LES PRECAUTIONS
SANITAIRES POUR VOUS ACCUEILLIR DANS LES MEILLEURES CONDITIONS.



OFFICIAL SELECTION
INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL
ROTTERDAM
2020



A PERFECT FAMILY

UN FILM DE MALOU REYMANN

AU CINÉMA
LE 19 AOÛT

Télérama'



Mon ninja et moi

ANIMATION Un film d'animation de Anders Matthesen & Thorbjørn Christoffersen (Dan, 1h21)

Depuis que sa mère s'est remise en ménage, Alex a hérité d'un "demi-frère" de son âge qui le tyrannise à la maison et au collège. Quand son oncle excentrique lui offre une poupée de ninja magique ramenée de Thaïlande, Alex pense tenir sa revanche. Mais la contrepartie sera rude... La toute neuve société de distribution Alba Films tient sa première authentique pépite avec ce long-métrage danois méritant d'être le succès d'animation de l'été 2020. Mon ninja et moi marque en effet une réjouissante révolution dans l'univers plutôt corseté et policé des

productions destinées au "jeune public" – vocable flou qui rassemble bambins jusqu'aux ados. À présent que tous les studios d'animation ont globalement atteint une excellence technique comparable à celui développé par Blue Sky, Dreamworks ou Pixar et uniformisé leur style graphique, le récit (et son traitement) est devenu l'ultime refuge de la singularité. Un retour aux fondamentaux pour spectateurs blasés des prouesses visuelles asymptotiques.

Auteur et coréalisateur de Mon ninja et moi, Anders Matthesen donne le ton dès le début en montrant des enfants exploités dans une usine thaïlandaise, clairement maltraités pour fabriquer les jouets des petits Occidentaux : la mondialisation expliquée par une relation de cause à effet, sans parabole émoullente. De la même manière seront abordés d'autres thèmes aussi sérieux que le harcèlement scolaire, la recomposition familiale, le bio, les profs, la pré-sexualité adolescente (les premiers flirts, quoi), la vengeance, la dépendance aux drogues diverses, avec un sens d'à-propos et une fluidité laissant pantois. Politiquement incorrect en diable, ce film qui multiplie les audaces en se coltinant des sujets tabous, est surtout l'un des plus hilarants vus sur les écrans depuis des années ! Gags à foison, situations et personnages burlesques, niveaux de lectures multiples au premier et second plan... Voilà ce que l'on espère d'un authentique film familial : on est ici comblé. VR



Lucky Strike

THRILLER Un film de Kim Yong-hoon (Cor du S, int.-12 ans, 1h48) avec Jeon Do-yeon, Woo-Sung Jung, Seong-woo Bae...

Un employé de sauna dans le besoin découvre un sac plein de billets dans ses vestiaires ; un agent de l'immigration véreux dont la petite amie s'est volatilisée doit de l'argent à un mafieux ; des cadavres coupés en morceaux sont retrouvés ici et là. Tout est lié. Vous aimez les puzzles ? Parasite de Bong Joon-ho ayant par son succès international vaincu les ultimes réticences du grand public à l'égard du cinéma coréen, l'heure est venue pour cette production des plus fécondes de

toucher ses dividendes. Pourquoi s'en priver ? Thriller patchwork aux accents tarentinesques, Lucky Strike peut capitaliser sur l'aura de Parasite dans le registre "policier à emboîtements et retournements de situations multiples" : Kim Yong-hoon ne se prive pas d'entremêler plusieurs fils dans son intrigue, faisant se croiser temporalités et protagonistes autour d'un seul enjeu universel : récupérer de l'argent. Un argent qui sent mauvais puisqu'il est illicite ; obtenu par corruption, usure, trafic, escroquerie, meurtre, vol, chantage, héritage... Un argent caché dans une sacoche de luxe et qui attire la mort comme une bouse le scatophage du fumier.

Par sa composition chapitrée, la propension des demi-sels de l'histoire à ourdir des stratagèmes pour embobiner un chef de la pègre, Lucky Strike évoque une version trash et dynamitée de L'Arnaque (1973) à la sauce hémoglobine ; l'intrigue volontairement touffue renvoyant plutôt au Grand Sommeil (1946). Tutoyant le plus cru des réalismes par ses personnages aux contours terriblement humains – on croirait un digest de la Comédie humaine : problèmes de fin du mois, de violence conjugale, de superstition, de sénilité des aînés, d'employeurs mesquins... –, ce polar matiné de séquences grand-guignol est tempéré par un humour macabre irrésistible lui conférant au bout du compte une dimension morale et philosophique. VR



Abou Leila

DRAME Un film de Amin Sidi-Boumedine (Alg-Fr, int.-12 ans, 2h15) avec Slimane Benouari, Lyes Salem, Meriem Medjkane...

Algérie, années 1990. Depuis qu'il a été témoin d'un attentat, un policier dont la raison défaille est persuadé que le responsable de tout est le terroriste Abou Leila. Son ami et collègue Lofti l'accompagne dans sa traque loin de la capitale, vers le sud du pays. Vers la sang et la folie... Il ne faut pas craindre l'épreuve de la durée ni l'errance dans toutes ses dimensions face à Abou Leila, objet cinématographique transfigurant un épisode de l'histoire politique récente de l'Algérie à travers les yeux d'un policier rendu fou par la guerre civile. Road movie

aussi mental que géographique, ce premier long-métrage se distingue en naviguant également dans le temps, hors des balises normatives d'une trop stricte linéarité, épousant autant que possible les cauchemars hallucinatoires du flic obsédé par sa cible.

Bad trip au sens propre, le voyage se double d'une évocation des Algéries – pluriel signifiant, puisqu'entre la métropolitaine Alger au nord et les sahariennes dunes désertiques au sud, on a bien affaire à un pays double, ou partagé. De cette dichotomie à la schizophrénie paranoïaque du personnage ou au mal-être ambiant de toute la population, il n'y a qu'un pas.

Progressant par crises successives et violentes, Abou Leila trouve son apothéose dans un finale d'un symbolisme stupéfiant, digne d'un conte épique, hypnotique comme du Van Sant ou du Antonioni. Comme un souffle de magie tragique. VR



Faites le plein
d'activités entre amis
ou en famille!



Parcours acrobatiques en hauteur
Anniversaires / EVJF-EVG
Pack famille
Abonnement Accropass

**DURÉE !
ILLIMITÉE !**
Gants neufs
FOURNIS

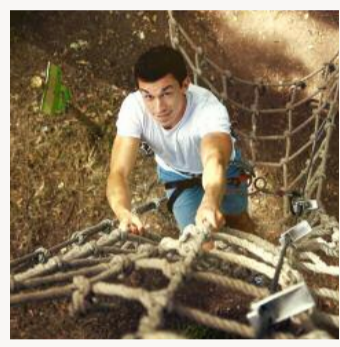
Votre santé est notre priorité.

Pour se protéger et protéger les autres,
un protocole sanitaire a été mis en place pour
vous accueillir en toute sécurité.



Découvrez notre nouvelle activité :
l'Explor Games®, véritable jeu d'aventures
et d'exploration scénarisé, mélange de
parcours d'orientation et d'escape game.

Munis d'une tablette tactile, partez à
l'aventure et résolvez les énigmes et les
défis qui vous attendent !



PENSEZ À RÉSERVER !



**Accessible
via le funiculaire!**

Ligne de téléphone parc : 04 78 36 31 75
lyon@france-aventures.com - www.france-aventures.com

Place du 158 régiment d'Infanterie
69005 Lyon (piste de la Sarra)



**Offre
estivale !**

**Votre nouveau
Bowling 12 pistes !
à Dardilly !**

**1 partie achetée
1 partie offerte !**

Offre valable jusqu'au 31/08/2020
sur présentation de ce coupon en caisse.

EXALTO
La référence loisirs

Dardilly - Villeurbanne

**Nous sommes
ouverts
tout l'été !**

Plus de 10 activités de loisirs indoor
pour satisfaire toutes les envies !

Où nous trouver ?



exalto-park.com

5 rue Eugène Pottier - 69100 Villeurbanne
41 Chemin Moulin Carron (à côté de Castorama) - 69570 Dardilly



Trampo Ninja FunClimb LaserCity VR Escape GAME Bowling KaraOKé DrOnes LaserBall

PHOTOGRAPHIE

GALERIE NÖRKA : PASSAGES EN SÉRIE

La main passe, mais l'art demeure rue Burdeau où la photographe NörKa vient de reprendre la Galerie Pallade. Et offre un accrochage de ses œuvres en guise de pendaison de crémaillère. C'est au n°35 que ça se passe...

PAR VINCENT RAYMOND

L'adresse est connue, mais l'enseigne a changé. Là où en début d'année se tenait encore la Galerie Pallade, NörKa a pris la relève mi-juin, le confinement-déconfinement précipitant une transition prévue en douceur pour l'été. Un passage de relais insolite de deux galeristes à une artiste photographe qui ne s'imaginait pas, « en tout cas, pas tout de suite », ralentir le rythme de ses « vadrouilles ». Une transmission surprise, également, entre des inconnus. Peu banale, la chose mérite d'être racontée. Fin 2019, Caroline Capelle Tourn, alias NörKa, adresse comme le veut l'usage ses vœux photographiques à l'ensemble de ses contacts, dont Anne-Marie et Roland Pallade, ignorant que ceux-ci envisagent de céder leur activité. Séduit par la personnalité se dégageant de l'œuvre qu'il découvre, Roland Pallade appelle aussitôt l'expéditrice. Point d'accrochage au menu de la conversation, mais une étonnante offre : prendre la succession du couple installé depuis 2007 ! Interloquée de prime abord, NörKa n'hésite guère longtemps avant d'accepter, « ce genre de proposition [n'arrivant] qu'une fois ». Il faut dire que les volumes sont beaux, l'état impeccable



Trench de vie

et la situation aussi prestigieuse qu'idéale : sur les Pentes, dans LA rue des galeries. La jeune photographe sait en outre qu'elle ne sacrifie pas pour autant son boîtier : son époux assurera une continuité présente lorsque des prises de vue l'éloignent de Lyon. Un couple passe donc la main à un couple, fin de l'histoire, ou plutôt

début d'une nouvelle.

RUES DU PASSAGE

Revendiquant la thématique du mouvement comme ligne éditoriale, NörKa envisage cinq à six accrochages par an, « avec un seul artiste à la fois, pour conserver une lisibilité ». Première signature à orner ses cimaises : la sienne, fort logiquement ; comme un bap-

tême (une "révélation" serait-on tenté de dire) et une appropriation des lieux portant son nom. Pour accueillir, ne faut-il pas habiter ?

En 21 pièces respirant sur les murs et dialoguant du petit au très grand format, la photographe expose quelques fragments d'une série née à Lyon il y a un peu plus de cinq ans,

poursuivie au gré de ses pérégrinations urbaines : Paris, Londres, Los Angeles forment ici les arrière-plans de L'Individualité en mouvement. Des fragments d'un discours ambulatoire (et néanmoins amoureux, pour paraphraser Barthes) où NörKa capte et capture la conjonction inopinée de deux éphémères : les murs des villes, uniformes

dans leur customisation mondialisée, mutant continuellement sous des strates de graffs, des lambeaux d'affiches ; et les humains arpentant leurs cités, silhouettes fantomatiques se sublimant dans l'urgence du quotidien – au point d'en perdre, parfois, leur identité... L'artiste "vole" ces instants, n'ayant aucun contact avec ses modèles, lesquels d'ailleurs ne peuvent se reconnaître dans ces ombres mouvantes et dilacérées. Mais de ces brèves rencontres tirées dans des tonalités lumineuses et vitaminées, résulte l'étrange impression d'avoir intercepté "l'instant d'après", celui de l'évanouissement de l'être vers l'anonymat de la foule, vers l'ailleurs, vers le départ. Une pensée particulière pour *Et si c'était toi ?*, dont la composition, la lumière, le flou et la blondeur de la silhouette ne peuvent pas ne pas évoquer Gena Rowlands s'échappant d'un photogramme de John Cassavetes. Qui sait, peut-être l'attraperez-vous si, à votre tour, vous passez rue Burdeau...

L'INDIVIDUALITÉ EN MOUVEMENT

À la Galerie NörKa jusqu'au 29 août ; 35 rue Burdeau, Lyon 1^{er}

PHOTOGRAPHIE

DERNIER TOUR DE PISTE AUX HALLES DU FAUBOURG

Pour un ultime accrochage, l'équipe des Halles du Faubourg a invité 32 artistes qui présentent un panaché de travaux rassemblés sous l'intitulé *La beauté du Geste*. Le recyclage, le rêve et le lien entre l'intérieur et l'extérieur donnent le ton de cette exposition bienvenue, sans prétention et sans commissariat.

PAR SARAH FOUASSIER

Le confinement a perturbé le dernier cycle d'expositions des Halles du Faubourg, qui mettra fin à son occupation temporaire le 2 août prochain. Les expositions du collectif Frigo&Co ainsi que celle de Dounia Jauneaud – résidents des lieux – étaient attendues au printemps. Pour apaiser la frustration de ces annulations, l'équipe menée par Guillaume Sénéchal à la direction et Mathilde Corbet au commissariat a fait appel à des artistes, amis, résidents pour un dernier tour de piste autour d'une soixantaine d'œuvres. L'équipe de bénévoles a elle aussi été encouragée à participer, à l'instar d'Adrien Pinon, qui a documenté par des photographies deux ans d'occupation du cocon artistique. Guillaume Sénéchal a exploité des moments de vie heureux ou épineux pour composer des haïkus qui permettent d'appréhender sensiblement le quotidien des Halles.

UN PARCOURS SENSIBLE

Le parcours est jonché d'utopies et de réflexions hétéroclites autour du geste, de l'onirisme, du passage, à l'image d'une rose articulée en bois de récupération imaginée par Henri Aribert-Desjardins. Cet artiste numérique en reconversion professionnelle dans la charpenterie est parvenu à transcender cette mutation parsemée d'ouvertures, de fermetures et d'opportunités. Le geste artisan est également célébré dans les portraits vidéo d'Amélie Bérrodi. L'artiste a filmé sept vignerons du domaine viticole Méo-Camuzet dans leur espace de travail, elle a ainsi produit des tableaux figés mais en mouvement dans lesquels l'humain, la nature et la machine se côtoient et sont interdépendants. Une œuvre poétique où le temps long nous donne l'occasion d'appréhender le travail artisan dans son simple appareil.



Le tube de l'été, c'est du métal

Au milieu de l'espace s'élève l'intrigant totem du collectif Frigo&Co qui rappelle les totems chamans du lac Baïkal. Le matériau recyclé devient le centre des préoccupations artistiques et l'extérieur s'invite à l'intérieur. Les collages photographiques surréalistes de Dounia Jauneaud, l'installation de Laurent Perche ou encore les pièces des artistes urbains Chufy, Quetzilla et Yandy sont chacune des fenêtres intérieures qui font s'agiter des réflexions sur la nature profonde de notre rapport au dehors. Un parcours sensible nourri par les introspections du confinement.

LA BEAUTÉ DU GESTE

Aux Halles du Faubourg les samedis de 16h à 22h, jusqu'au 25 juillet

L'univers à l'envers

musée des confluences



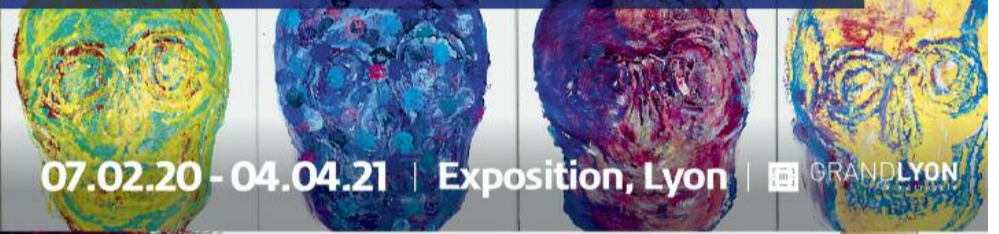
Plonk & Replonk

19.12.2019 - 01.11.2020 | Exposition, Lyon | GRANDLYON



Traces du vivant

musée des confluences



07.02.20 - 04.04.21 | Exposition, Lyon | GRANDLYON

Le monde en tête

musée des confluences

la donation Antoine de Galbert | 06.06.2019 - 23.08.2020

exposition-lemondeentete.fr | GRANDLYON la métropole | C NEWS | LONGCOURS | 3 auvergne rhône-alpes | MATCH | LE FIGARO

Museo Agency - Dr. Neil et Isis - Chicago - Boreas (c) 1998 - Musée de la Ville de Lyon - Musée de la Ville de Lyon - Musée de la Ville de Lyon - Musée de la Ville de Lyon

LE PLANÉTARIUM

VAULX-EN-VELIN

SPACE DREAMS

Un rêve, des exploits !



Exposition jusqu'au 9 août 2020

www.planetariumvv.com











Le spectacle continue

Rendez-vous tous les jeudis après minuit

3

auvergne
rhône-alpes



Nuits de Fourvière - Jazz à Vienne - Les fêtes nocturnes de Grignan
Théâtre National Populaire - Festival d'Ambronay - Biennale de la danse - Festival de la Chaise Dieu - Festival Berlioz
Opéra de Saint-Etienne - Opéra de Lyon

france.tv

THÉÂTRE

LE NID DE POULE DEVIENT COUVEUSE

Fin de partie pour Le Nid de Poule. Après trois d'activité, ses fondateurs partent développer une agence d'accompagnement artistique, imaginée avant le Covid : le Grand Nid de Poule. En espérant que le lieu reste une scène artistique. Et que leur festival à l'Amphi des 3 Gaules, la Basse-Cour, connaisse une seconde édition l'an prochain...

PRPOPS RECUEILLIS PAR NADJA POBEL



Quoi de n'œuf ? C'est fi-nid ?

Quelles étaient vos intentions quand vous ouvrez le lieu – non subventionné – en novembre 2017 ?

Joseph Elbaz : On voulait professionnaliser des pratiques qu'on avait en amateurs. On était assez étrangers à l'écosystème du théâtre. On faisait partie d'une association, Le Clap, qui présentait des spectacles vivants et audiovisuels. Ça a pris de l'ampleur (partenariat avec les Substances...) et on a voulu ensuite avoir un local pour l'asso pour maturer le projet. Finalement, on s'est monté en coopérative et on a créé le Nid de Poule en achetant le fond de commerce de l'ancien Théâtre de l'Étoile Royale, rue Royale. On a travaillé ici avec des compagnies en cours de professionnalisation, certaines sortaient d'écoles. On s'est inscrit dans les réseaux professionnels, car la structuration de la filière théâtre en salle et en rue nous intéresse.

« Même avec les annulations dues au Covid, nous avons 6000 spectateurs cette année »

Marion Viquesnel : On a toujours eu la volonté de mêler théâtre et musique car l'objectif était d'avoir un lieu festif : on voulait mixer le public, faire en sorte que l'espace soit connu par diverses facettes.

JE : C'est aussi un projet politique qui s'est dessiné sur le mode d'organisation (une coopérative) et sur la place donnée au théâtre qu'on appelle populaire – même si le terme est galvaudé – et exigent avec une forme accessible et un fond souvent politique.

En 2017-18, 70 groupes sont passés ici ainsi qu'une dizaine de compagnies. Lors de la saison 2018-19, dans cette salle de cent personnes en configuration debout, on fait 294 levers de rideaux, on a accueilli 25 compagnies et 6000 spectateurs – 8000 en comptant le festival Basse-Cour, en plein air, à l'Amphi des 3 Gaules. Cette saison, on a annulé 52 dates avec le confinement et les 48 dates de la Basse-Cour sur les 280 prévues.

MV : Mais même avec ces annulations, on a fait les 6000 spectateurs de l'an dernier. Tout fonctionne en partage de billetterie ; l'autre rentrée d'argent émane de la partie bar et, de façon

annexe, la privatisation (ateliers théâtre, partenariat avec l'Université de Lyon...).

Pourquoi, malgré ce succès, fermez-vous cette salle ?

MV : Depuis cette saison, nous avons co-produit cinq spectacles, en accompagnement, pas de façon numéraire... En décembre nous nous sommes dit qu'il fallait faire des choix et nous avons souhaité nous consacrer à la production et au festival. L'accueil quotidien du public et des artistes prend beaucoup de temps.

JE : On s'est formé toute l'année, via l'AFDAS, à ce métier pour acquérir les outils et solidifier nos bases et nos pratiques. Nous travaillons sur plusieurs projets (l'un, par exemple, de la compagnie du Bouc Émissaire dont les membres sont issus de la Comédie de Saint-Étienne et de l'ENSATT, un autre sur Carlos Ghosn par la compagnie des Aperçues mis en scène par Fabien Rasplus, artiste associé au CDN de Toulouse). Notre association, Le Grand Nid de Poule, sera un bureau d'accompagnement, d'administration de productions.

Où vous implantez-vous ?

MV : Nous allons à Villeurbanne, dans une friche temporaire qui se crée suite à une destruction aux Gratte-Ciel, dans le prolongement de l'avenue Henri Barbusse, en attendant la construction d'immeubles dans trois à cinq ans. Un collectif d'architectes s'y installe et une quarantaine de structures vont loger dans ces 10 000 m².

JE : Cependant, on aimerait beaucoup rester à Lyon 1^{er} pour travailler avec la nouvelle équipe municipale, des choses super peuvent être faites.

MV : Et on aimerait garder le festival à l'Amphithéâtre des 3 Gaules qui va être désormais notre seul lieu de diffusion à l'année. L'an dernier, le public était ravi qu'on ouvre cet endroit et on a eu une bonne fréquentation pour le théâtre et la musique, et même très bonne pour le cinéma en plein air. L'objectif était surtout d'expérimenter ce lieu, d'y faire des choses. Cette année, nous avions prévu de l'ouvrir non plus sur cinq semaines mais neuf (29 mai – 1er août).

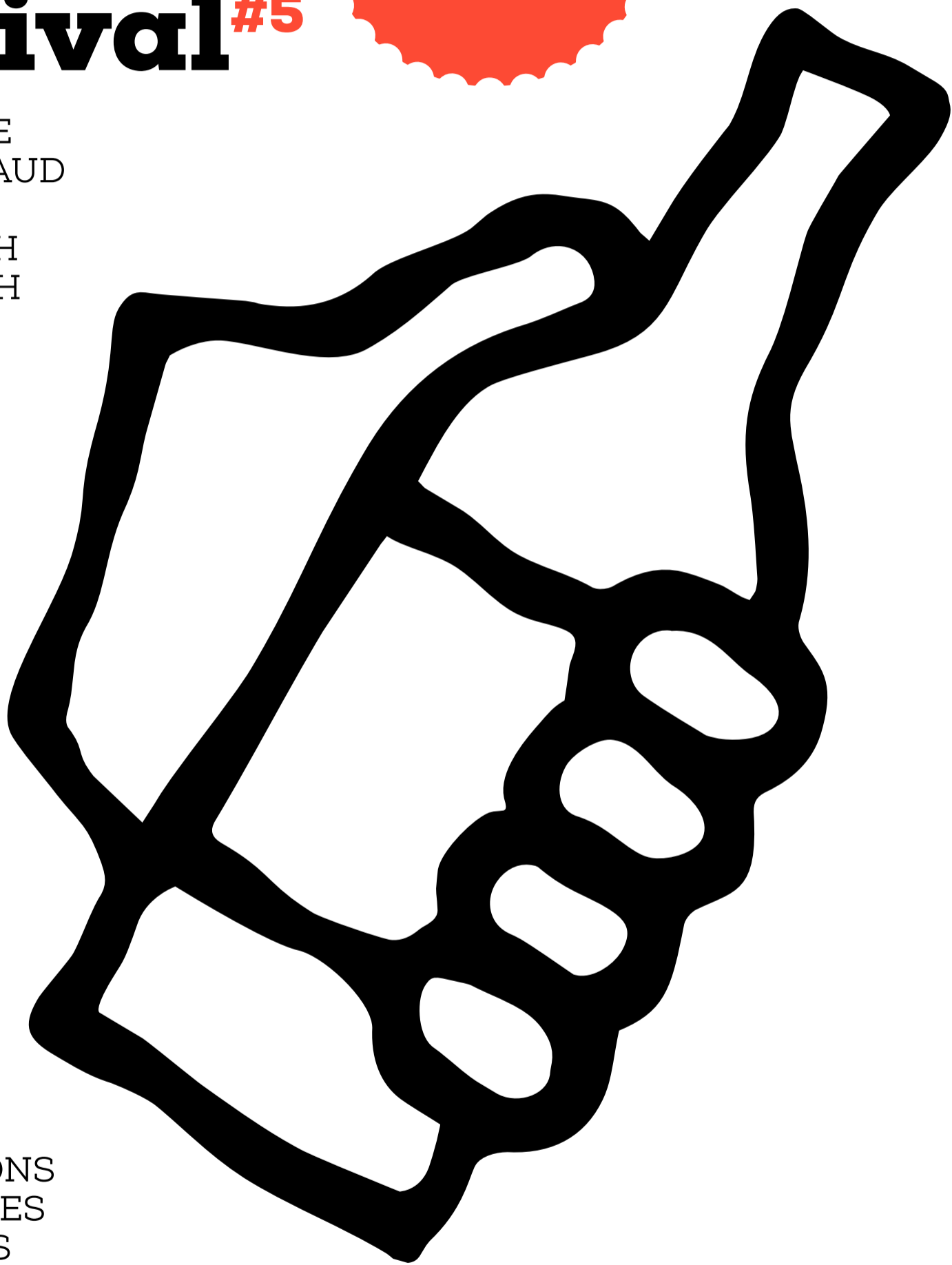
Nous espérons y revenir en 2021 et que, par ailleurs, la salle du Nid de Poule reste à vocation culturelle, peut-être axée sur les musiques actuelles.

lyon ✂ bière festival #5

31 oct
1^{er} nov
'20 à la
sucrière

LA SUCRIÈRE
QUAI RAMBAUD
69002 LYON
SAM 12H-23H
DIM > 12H-19H

www.lyonbierfestival.fr



VENTES
DÉGUSTATIONS
CONFÉRENCES
ANIMATIONS
GASTRONOMIE
STREET FOOD

Tape m'en cinq !

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ



DÉCONFINEMENT

MUSIQUES ACTUELLES : LÉGENDE D'AUTOMNE

Sans aucune visibilité quant à leur conditions d'ouverture pour la rentrée, les diffuseurs de musiques actuelles, pour la plupart désœuvrés, oscillent entre optimisme mesuré, méthode Coué et pessimisme radical, y compris à long terme. Un tableau guère réjouissant.

PAR STÉPHANE DUCHÈNE

Pour savoir ce que les amateurs de musiques dites actuelles auront à se mettre sous la dent en cette ère pré-"post-Covid", on pourrait se contenter de jeter un œil aux agendas des différentes salles, où l'on trouve ça et là quelques dates (Épicerie Moderne, Transbordeur), parfois beaucoup (Radiant).

Problème, ces agendas, en grande partie constitués de reports du printemps, sont pour Cyrille Bonin qui gère le Transbordeur : « un cache-misère ». Un trompe-l'œil même. Car si les discours et les réalités varient en fonction des modèles économiques et d'accueil, une réalité semble inéluctable, qu'énonce Benjamin Petit, coordinateur du Marché Gare : « rouvrir les salles dans les conditions de mesures sanitaires actuelles, c'est inenvisageable. Point. »

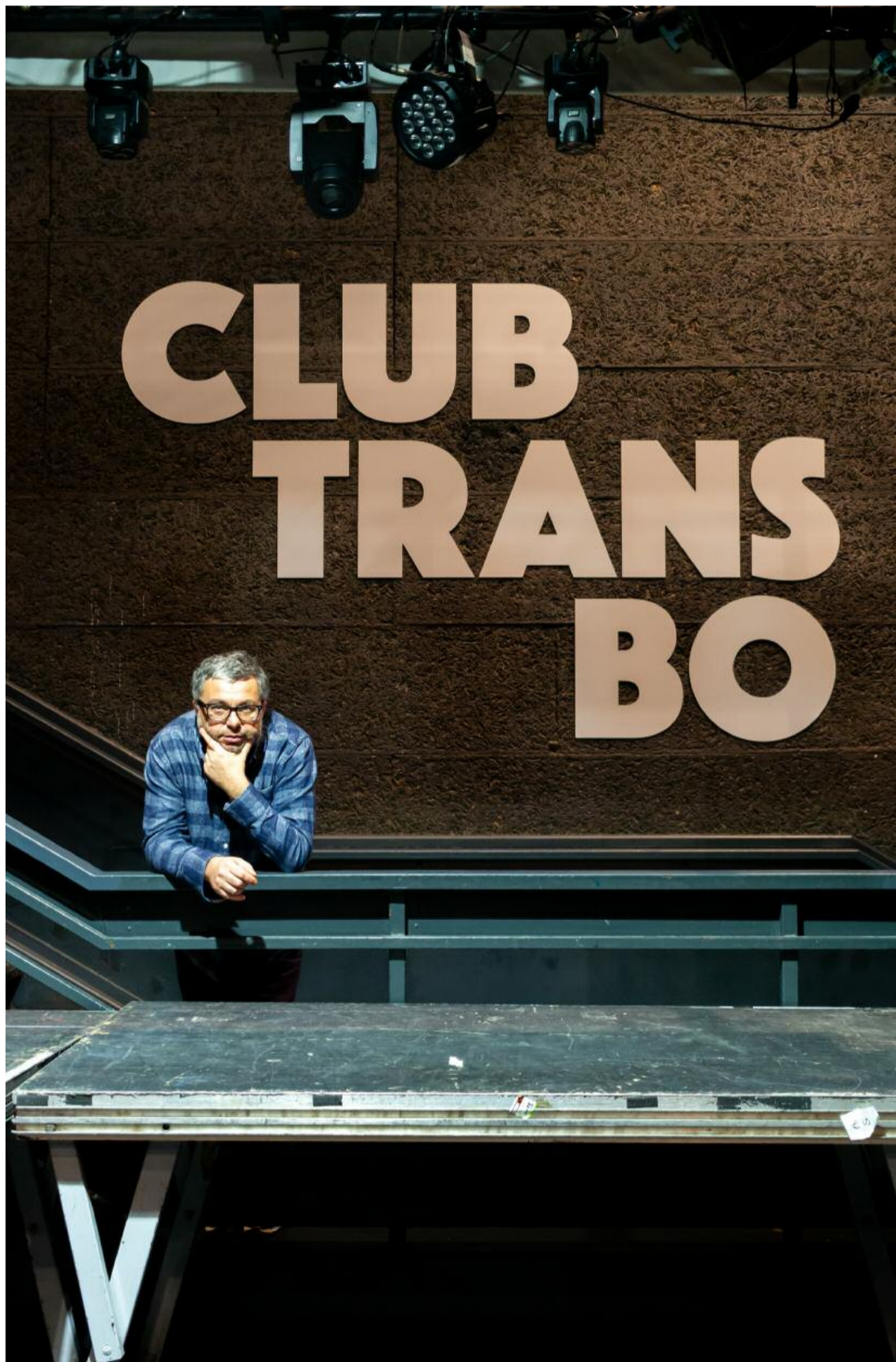
« En termes de protection des employés, du public, des artistes, même une réouverture en janvier 2021 me paraît hypothétique »

CYRILLE BONIN

Alors chacun bricole un peu. Le Ninkasi a maintenu son festival – en plein air du 5 au 13 septembre – et promet quelques concerts de groupes locaux et éventuellement nationaux si les conditions, comme nous le précise son DG musiques Fabien Hyvernaud, sont assouplies vers « un simple port du masque sans distanciation sociale ». Bénéficiant d'une économie diversifiée avec la réouverture de son offre de restauration et la manne de sa brasserie, le réseau « a la capacité d'appuyer sur le bouton assez vite pour remettre les choses en marche. »

Discours similaire à celui tenu dans nos pages par le Sonic qui n'attend lui aussi que le feu vert, mais... dans un esprit de survie et d'urgence bien plus prononcé pour ce pur indépendant au bord du gouffre. Du côté des SMAC, subventions et missions d'actions culturelles liées à ce statut ont permis au Périscope et l'Épicerie Moderne de réaccueillir des artistes en résidence. Le Périscope entend, nous dit Benjamin Kohler, chargé de communication du lieu, se « mobiliser davantage sur ces questions », sans d'ailleurs avoir attendu les injonctions présidentielles sur ce drôle « d'été apprenant » né, sous les yeux d'une Culture sidérée, entre le jambon et le fromage.

Si le Marché Gare, concerné par ce statut mais actuellement hors-les-murs pour travaux jusqu'en septembre



On ne peut pas être en automne et avoir l'été

2021, ne peut accueillir ce genre d'activités, il envisage de se tourner à la rentrée vers « de petites formes, en extérieur pourquoi pas ? Et des projets originaux de médiation. » Les trois salles, affairées chacune à sa survie, continuent aussi de travailler main dans la main à la recherche de solutions communes faites de bouts de ficelle et d'imagination. Quant au fait de ne pouvoir accueillir de concert, « l'absence de frais engagés compense le manque de recette » nous dit Benjamin Kohler. Une réalité propre au modèle SMAC, loin de la panacée.

RENDEZ-VOUS EN JANVIER ?

Pour le Transbordeur, indépendant en délégation de service public, pour encore au moins cinq ans, les choses sont plus tranchées ainsi que l'a toujours clamé un Cyrille Bonin « sur la ligne dure de la non réouverture. Les autres m'ont convaincu de revenir sur la ligne plus optimiste du "on verra bien", mais j'ai peur que ma ligne ne l'emporte. Me concernant, en termes de protection des employés, du public, des artistes, même une réouverture en janvier 2021 me paraît hypothétique. » Lui, comme plusieurs de ses

confrères évoquent une reprise possible des activités « à plein régime », c'est-à-dire avec des "internationaux", en... septembre 2021.

Et lorsqu'on lui demande pourquoi il figure tout de même quelques dates au calendrier automnal du Transbo, Cyrille Bonin explique qu'outre des procédures d'annulations lourdes et un dialogue compliqué avec les billetteries comme la Fnac (qui traîne des pieds pour rembourser), leur maintien est une manière d'espérer et de tenir psychologiquement ! Preuve

avec les mots d'un Fabien Hyvernaud, ajoutant qu'il a « besoin de voir la lumière au bout du tunnel » que les choses dépassent la sphère économique. Le secteur, déjà passablement « traumatisé par les attentats de novembre 2015 », traversant également une véritable crise existentielle.

Si Cyrille Bonin, également du bureau du Prodis (syndicat national du spectacle musical et de variété), se réjouit que le modèle économique (un centre culturel subventionné) et la configuration (une jauge modulable et assise) d'un Radiant puisse proposer une programmation soutenue – « je préfère que Biolay se fasse chez eux plutôt que nulle part » –, il met néanmoins en garde : « il faut faire attention de ne pas donner le sentiment qu'en dépit des contraintes sanitaires, tout est rentré dans l'ordre. Au risque que le ministère du Travail décrète qu'on peut sortir tout le monde du chômage partiel. »

Car c'est bien comme cela que tout le monde tient à peu près debout, sous perfusion façon « communisme hardcore » (Cyrille Bonin toujours), du chômage partiel et de PGE qu'il va bien falloir rembourser un jour. Très considérées au début de la crise quand il s'est agit... de les fermer, les salles de musiques actuelles se sont senties quelque peu à la remorque au moment du redémarrage. Impression renforcée par les tombereaux d'injonctions paradoxales du gouvernement à l'image de la gestion, calamiteuse, d'une Fête de la Musique dont on est bien en peine de dire si elle a eu lieu ou non. Comme il est impossible de dire si la rentrée musicale se fera autrement que sous la forme d'un mirage.

Reste encore la solution de se montrer philosophe face à une situation qui frôle la catastrophe. Tel Benjamin Petit : conscient que cette crise n'est sans doute pas la dernière, le capitaine du Marché Gare suggère qu'elle soit au moins l'occasion de repenser l'économie du live dans les musiques actuelles, notamment son impact en CO2 – réflexion déjà conduite par un certain nombre d'artistes – comme l'Arka Kinari de Filastine, dont nous vous parlions il y a peu sur notre site web. « D'un point de vue personnel, dit-il, cela impliquerait de mettre davantage encore en avant la scène locale, même si nous le faisons déjà beaucoup. » Bref, de plus en plus de circuit court mais aussi, ajoute Benjamin Petit, envisager « la fin de ces exclusivités ridicules à l'échelle régionale et même nationale » qui voient des artistes étrangers (mais pas toujours) faire des sauts de puce d'un bout à l'autre de l'Europe et parfois en dépit d tout bon sens géographique, pour une ou deux dans un seul pays ou région. Un vœu pieu, comme à peu près tout le reste mais qui mérite d'être entendu.

FRAICHE

STREET ART FESTIVAL

DU 2 AU
25 OCT
2020

HALLE
DEBOURG
LYON7

PEINTURE



FESTIVAL

WWW.PEINTUREFRAICHEFESTIVAL.FR



ROCK

GRAND PRIX : BENJI, ROI DU CIRCUIT

Pour son 9^e album, Benjamin Biolay livre son disque le plus rock en célébrant les princes de la piste automobile. Un *Grand Prix* joué à toute allure qui dans le sillage de tubes trompe-la-mort dévoile pourtant les traces d'une œuvre parmi les plus personnelles d'un Biolay rentré au stand pour un premier bilan.

PAR STÉPHANE DUCHÈNE

En 19 ans d'une carrière pour le moins pléthorique, Benjamin Biolay a, quoi qu'on en pense, fait plus que la preuve de son habileté musicale. Paradoxe, on ne lui a jamais connu de véritable tube. Le Caladois, que n'effraie aucun mélange des genres pas plus que les flirts les plus poussés avec la variété, s'en est certes parfois approché d'assez près : *Les Cerfs volants*, *Une Chaise à Tokyo*, *L'Histoire d'un garçon*, *Qu'est-ce que ça peut faire ?*, *La Superbe* (tube qui sans doute s'ignorait mais peut-être à ce jour sa plus grande chanson).

Mais, toujours, quelque chose venait empêcher la transformation totale de l'essai – sans doute à trouver dans une tendance à complexifier les contours d'une évidente facilité mélodique et d'un don certain pour l'écriture (exemple symptomatique : *Brandt Rhapsodie*, talk-over en duo avec Jeanne Cherhal). Parfois, ses tentatives de trop embrasser la chanson qui tue pouvait menacer de basculer – tel Murat quand il laisse son Surmoi à la porte du studio – dans le ridicule à force de trop en faire (*Dans la Merco Benz*, *Aime mon amour*).

DE LA MERCO À LA F3

Il semblerait cette fois, après ses détours par *Palermo Hollywood* et le *Buenos Aires de Volver*, que Biolay ait trouvé la formule – l'a-t-il seulement cherchée ? c'est une autre affaire – qui déshabille le tube à l'essai au profit du tube tout court. Il n'a pas fallu attendre la sortie toute fraîche de *Grand Prix*, le neuvième album de Biolay, pour s'en rendre compte. Le single qui l'a précédé *Comment est ta peine ?* a fait le boulot en éclaircisseur – basse ronde et funky comme épine dorsale, rythmique saccadée, mélodie imparable, claviers et arpèges cristallins montés au front et violons en soutien – en donnant une idée assez précise de ce à quoi on allait à voir affaire : l'album le plus rock de BB.

Les amateurs d'indie-rock auront peut-être perçu dans ce titre un clin d'œil, en même temps qu'au film de John Frankenheimer (1966) à l'album éponyme du quatuor écossais Teenage Fanclub (1995). Mais si, comme sur la pochette du TFC, Biolay fait figurer un engin de course (une F3 jadis pilotée par Jean-Pierre Beltoise derrière laquelle court un type en flammes), il faut surtout y voir, si ce n'est un concept album qui se referme sur



Les secrets d'un warm up réussi

lui-même comme un circuit automobile (Interlagos, en l'occurrence), un hommage aux héros casqués des lignes droites empruntées à 300 km/h au risque de s'emplafonner le destin dans une glissière. Plus précisément au jeune Jules Bianchi, dernier martyr en date des pilotes morts au combat.

FUREUR DE VIVRE

Pour le reste, et pour la première fois, Biolay semble en effet enfin assumer ses influences indé anglo-saxonnes, des Smiths à New Order (tout cela se

joue toujours au nord de l'Angleterre). Et de *Visage pâle* et ses synthés tortueux à *Idéogrammes* et ses guitares mi-rentre-dans-lard, mi-carillon, en passant par les très Madchester *Comme une voiture voilée* (imparable) et *Virtual Safety Car*, Biolay fait étalage de ses références autant que de ses dispositions (oui, ce type sait piloter, c'est énervant mais c'est comme ça).

Le rapport entre la F1 et le rock ? Une certaine fureur de vivre avec la mort penchée sur l'épaule et que l'amour

transcende. Car au fond, derrière le concept et les embardées esthétiques, une fois le casque enlevé et la carrosserie mise à nue, il reste un Benjamin qui livre, de son propre aveu, l'un de ses disques les plus intimes, empruntant un à un et comme en marche arrière les virages d'une vie défilant à rebours dans le rétro, le drapeau à damier en guise de bilan pas très reluisant (*Ma route*, où il ferait presque son Morrissey, *Où est passée la tendresse ?*, *La roue tourne*).

C'est un homme qui approche doucement la cinquantaine en courant à toute allure après sa jeunesse que l'on retrouve sur *Grand Prix*, à qui le temps qui a filé ou s'envole comme un *Papillon Noir*, ne permet plus toutes les fantaisies (croiser une fille trop jeune pour soi et cette fois passer son chemin) ni même des excès contre lesquels la témérité, avec l'âge, ne protège plus. Reste donc la jeunesse éternelle que seule on trouve dans le rock et l'éternité du tube qui résonne bien après la dernière note, comme le fracas de la dernière sortie de route.

BENJAMIN BIOLAY

Grand Prix (Polydor)

SAOÛ CHANTE
MOZART Edition Spéciale
2020

DU 19 AU 27 JUILLET
UN FESTIVAL DANS TOUTE LA DRÔME
WWW.SAOUCHANTEMOZART.COM

AMBRONAY
CENTRE CULTUREL DE RENCONTRE

VISITEZ L'ABBAYE
D'AMBRONAY
(ET ÉTÉ !)

AMBRONAY.ORG

La Région Auvergne-Rhône-Alpes AIN Département

CKLOM
présente

LYON KAYAK & SUP

Venez découvrir
Lyon autrement

Canoë-Kayak
Stand up paddle
Dragon boat
Pirogue
Aviron



19 & 20
septembre 2020

Location de canoës biplaces

Inscription et renseignements
sur lyonkayak.com



6 km
Parcours famille



14 km
Parcours découverte



21 km
Parcours sportif



Volte-Face
Course aviron



En soutien à



LITTÉRATURE

404 : IDENTITÉ INTROUVABLE

Thriller technologico-rural haletant sorti au mois de janvier, *404* est le roman à lire cet été. Où l'auteur stéphanois Sabri Louatah, auteur de la tétralogie *Les Sauvages*, adaptée en série, continue, sur fond d'uchronie où les deepfakes "contaminent" les cerveaux, de questionner l'identité française et notre rapport à l'immigration.

PAR STÉPHANE DUCHÈNE

En pleine campagne présidentielle 2022, la candidate favorite au poste suprême, dangereux cocktail de centrisme et de populisme, s'offre une rencontre diplomatique avec le président algérien. Problème, quelques heures après la rencontre se répand une vidéo dans laquelle on voit le chef d'Etat algérien violer la jeune femme (avec une tranche de melon, hommage à l'épisode du viol à l'épi de maïs du *Sanctuaire* de Faulkner). Le scandale est mondial. Le Président algérien nie, la candidate française aussi qui bénéficie néanmoins d'un élan de sympathie la conduisant à l'Elysée. Les images ? Un deepfake, un "mirage", le nec des fake news en image; indétectable.

En 2022, ils se sont répandus comme la peste sur le net, après avoir joué un rôle essentiel, apprend-on, dans la présidentielle américaine de 2020. « Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux » écrivait Debord. Soudain, le faux a englouti le vrai. Et puisque « rien n'est vrai, tout est permis » comme l'écrivait Nietzsche se référant au Vieux sur le Montagne Hassan-i-Sabbah : Les mirages sont devenus pour les services de communication une arme de destruction massive au point d'inventer une nouvelle forme de terrorisme : « le terrorisme historiographique ».

SÉPARATISME

C'est pour combattre cette nouvelle plaie qu'Allia, la quarantaine, ancienne major de Polytechnique, met au point *404* (comme les fichiers *404*, mais aussi la Peugeot du même nom, clin d'oeil de l'auteur à « la rolls des

arabes »), une technologie de streaming qui empêche d'éditer et d'enregistrer les vidéos : « la télé d'avant le magnétoscope », du réel pur sans mémoire. A ses côtés son mari Medhi, médecin dans le village d'origine d'Allia, La Brèche, dans l'Allier, centre exact de la France, là même où elle va développer son projet, et deux anciens camarades de prépa au lycée du Parc, Kader, rapidement renvoyé et devenu milliardaire dans la téléphonie, et Ali, l'invisible amoureux transi d'Allia, dont la trajectoire a bifurqué vers la cuisine avant qu'il ne rejoigne son amie.

Mais en voulant libérer les gens de « la fréquentation du faux » comme un antidote aux vidéos manipulées par l'IA, *404* va rapidement dévier de l'usage pronée par sa créatrice. Jusqu'à faire éclater ce petit groupe et avec lui une société où la fissure entre « Français de papiers » et « Français de souche » se fait gouffre. Tout au long du roman, c'est l'une de ses qualités, on ne sait guère où l'auteur veut nous emmener. Mais au fond son intérêt est davantage dans la société qu'il nous dépeint, la nôtre, au bord de la bascule : un pays raciste où les mirages sont moins affaire d'IA que des fantasmes nourris à l'égard de "l'autre".

Au point que va naître dans cette uchronie, sous l'égide du troublant Kader qui rachète dans l'Allier des terrains dont personne ne veut et même le château de Pétain, la tentation du séparatisme, d'un département occupé exclusivement par les musulmans. Tentation romanesque, fruit d'une réalité insupportable où des immigrés de la quatrième génération sont encore traités de "sale arabe" ou sommés de



Une photo d'identité format auteur

© Bertrand Le Puiard

"rentrerchez eux", et qui résonne drôlement avec l'actualité des ces dernières semaines...

"Séparatisme", le mot a été prononcé deux fois par le président de la République (le vrai) : en février lors d'un déplacement à Mulhouse et, plus troublant, pour qualifier les motivations des manifestations antiracistes en France, mélangeant en une sorte de gloubiboulga paranoïaque aspirations à l'égalité, communautarisme découlant de 50 ans de (non) politique de la ville et tentation séparatiste.

ROMAN NATIONAL

En nous confrontant à la réalité, même romanesque, du séparatisme, Sabri Louatah contribue à lui redonner un sens dont il ne faudrait pas abuser si on ne veut pas en précipiter l'avènement. Surtout, l'auteur stéphanois; à travers un thriller politique, à la fois rural et technologique, véritable page-turner au rythme frénétique, trempe sa plume dans la plaie d'identités trop mouvantes pour cicatriser.

D'autant que l'auteur nous parle ici d'une immigration détache du tryptique, banlieue-échec-religion : Allia vient d'une famille d'intellectuels de gauche aux idées universalistes, ; elle a grandi, comme Ali, à la campagne, loin des foyers d'immigration que sont devenus les "quartiers", fréquenté classes préparatoires et grandes écoles ; Kader, lui, a eu sa revanche bling-bling sur le système en faisant fortune aux USA ; Medhi est un médecin de campagne libéral qui va à la Mosquée mais à la République chevillée au corps, premier magistrat de sa commune et candidat à la députation...

Des identités trop vastes pour tenir sur une étiquette - "immigré", "arabe", "musulman". C'est là le message de vérité de l'auteur des *Sauvages* : les mirages les plus inquiétants sont peut-être avant tout dans nos têtes et la manière qu'on a d'en projeter les images trafiquées a priori. D'où qu'en utilisant les mots pour ce qu'ils sont, il est possible d'écrire un "roman national" qui n'ait pas les contours poussiéreux d'une vieille fable.

▼ SABRI LOUATAH *404* (Flammarion)

HISTOIRE

TRÉSORS (LYONNAIS) DE GUERRE EN AGFACOLOR

Jusqu'à ce qu'un petit-fils retrouve une valise de trésors dans un grenier familial, il n'y avait qu'un témoignage photographique en couleur de la France sous la Seconde Guerre mondiale, celui de la propagande. La soixantaine de clichés de Paul-Émile Nerson éclaire de façon exceptionnelle le quotidien pendant le conflit, de surcroît à Lyon. Ce fut une expo au CHR. C'est, depuis cet automne, un ouvrage remuant.

PAR NADJA POBEL

En 2015, tout juste déballées, les photos couleurs (initialement, des diapositives) de Lyon pendant la guerre faisaient l'objet d'un accrochage mémorable au CHR, un choc. Avec plus d'une centaine d'autres, en noir et blanc, elles sont désormais imprimées et permettent de documenter les Années noires. Jusque-là, seuls les clichés d'André Zucca rendaient compte, en couleurs, de cette époque mais il travaillait pour le magazine allemand de propagande nazie *Signal* - l'exposition qui lui était consacrée à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris en 2008 avait même fait polémique. Et voici que surgissent celles de Paul-Émile Nerson qui n'était « pas un photographe professionnel » mais « un professionnel de la photo » comme le résume l'historien Régis Le Mer dans cet ouvrage. Arrivé de Nancy en 37, sans son épouse, le jeune homme va passionnément aimer sa vie lyonnaise. Dans son atelier au fond de la cour du 4 quai Gailleton, il fabrique des agrandisseurs photos de la marque PEN qu'il commercialise.

Rien pourtant ne permet d'expliquer comment il a eu accès à ces pellicules couleurs Agfacolor utilisées pour la première fois aux JO de Berlin et accessibles aux seuls Allemands « ou des Français travaillant pour eux ». Nerson sillonne la ville et met en boîte les places, les rues, les passants... À partir du 16 septembre 1940, il le fait au péril de sa vie puisque toute photo est interdite en extérieur « aux gens ordinaires » et qu'il est Juif.



Pont de la Guillotière au printemps 43, plus d'un an avant d'être dynamité par les Allemands

© Paul-Émile Nerson

MONTÉE DE L'OBSERVANCE

L'autre sujet de son amour est Suzanne Perné avec qui il vivra jusqu'à son décès en 1976. Ils n'auront pas d'enfant. Pierre Chevillot, co-auteur du livre et qui a retrouvé cette malle de souvenirs inouïs, est issu d'une relation de jeunesse. Nerson la photographie à Lyon, chez eux, à la Tête d'Or... et aussi dans la campagne bressane où elle revenait avec lui, à vélo, glaner de la nourriture pour se nourrir en ces temps glabres. Les rires des enfants dans les foins sont

saisissant et contrastent avec les clichés de soldats allemands traversant la rue de la République ou celle des bâtiments éventrés par les bombardements de juin 1944 ou encore avec la fumée qui émane de l'avenue Berthelot quand des immeubles sont soufflés et que la cible des voies ferrées est manquée. 717 morts et 1129 blessés. Ces descriptions sont aussi la richesse de cette publication puisque chaque photo - que Nerson a très rarement datée - a donné lieu à un travail approfondi de contextualisation en

observant les signes de la nature (feuillage des arbres...), les affiches sur les murs, les détails des uniformes... Ne pas se fier à la forte luminosité : les pellicules étaient en 100 ASA et nécessitaient d'être utilisées par temps clair ! Même les ponts, tous dynamités à l'exception d'un seul (!) en septembre 1944, sont recouverts d'un ciel bleu.

Ces photos permettent aussi d'inscrire la Cité dans l'urbanisme de cette période avec par exemple des infrastructures disparues (la splendide allée métallique sur le pont de la Boucle devenue pont Churchill) et presque avant-gardistes (la piscine sur la Saône en contre-bas du pont de la Feuillée) !

Ainsi se dessinent les jours lyonnais sous la guerre, de la vie intime à celle collective et publique, parfois hautement politique même avec ce témoignage de l'inscription « Vive de Gaulle » au pied de la statue de Louis XIV lors de la commémoration du 14 Juillet 43 instrumentalisée par Vichy. Paul-Émile Nerson n'avait pas pour profession reporter mais témoigne ici de sa résistance au régime nazi de façon d'autant plus précieuse que sa démarche clandestine n'est pas passée sous la fourche caudine de la censure.

▼ RÉGIS LE MER ET PIERRE CHEVILLOT

Les Couleurs des années noires - photographies de Paul-Émile Nerson, 1938-1945 (Presses Universitaires de Grenoble)



Envie n°1

Partir à l'aventure

Hé-Hé!

Ohé!



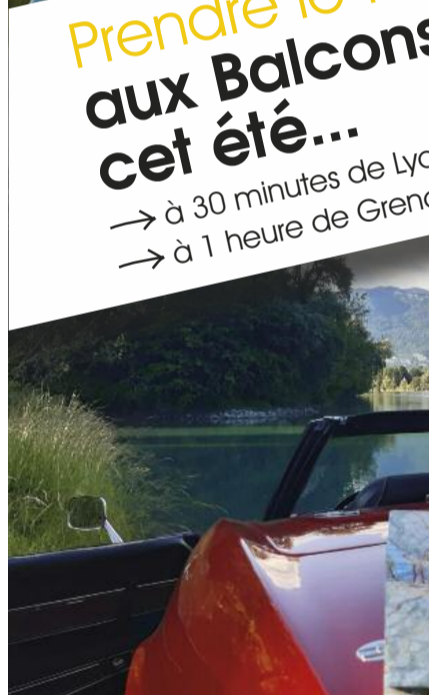
1 mètre entre vous,
c'est facile chez nous!



www.paysdegex-montsjura.com



+ | À LA BONNE FRANQUETTE



+ | À LA PÊCHE



+ | AVEC UN GUIDE NATURE SUR LES ESPACES NATURELS SENSIBLES



+ | SUR LA VOIE VERTE & LA VIARHONA



+ | SUR LES ROUTES DES BALCONS



+ | SE RESTAURER



+ | SE RESSOURCER

Réservez votre séjour!



+ | EN DIRECT CHEZ LES PRODUCTEURS



+ | EN VISITE À LA FERME

WWW.TOUSAUXBALCONS.COM



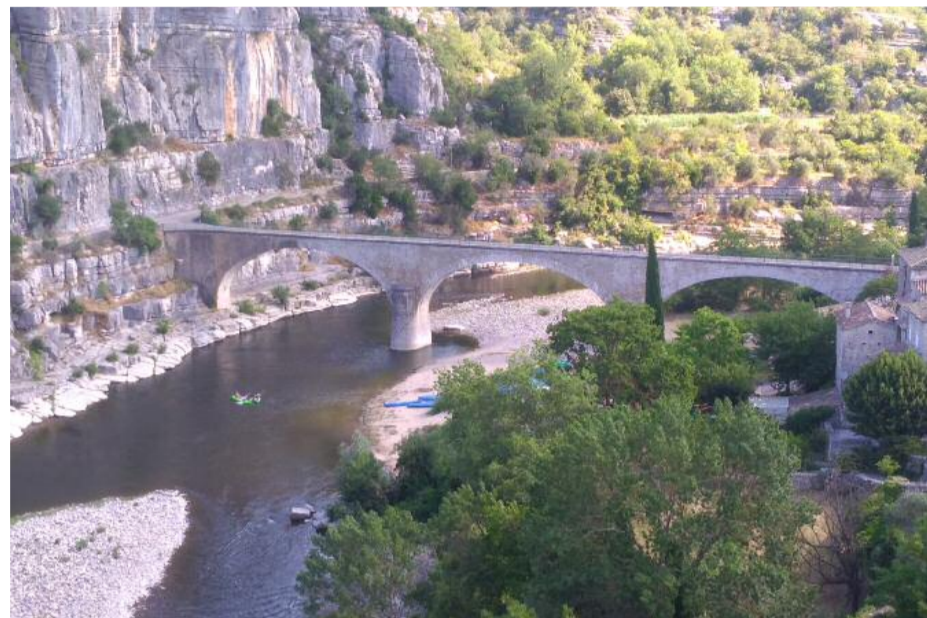
#tousauxbalcons

BALADE

L'ARDÈCHE, EN FLÈCHE

Y être allé, y aller, y retourner. L'Ardèche, quasi deux fois moins peuplée que la ville de Lyon, n'offre pas "que" des balades en kayaks et la copie de la Grotte Chauvet. C'est aussi une terre qui choie ses artistes à commencer par le peintre naïf Yankel, disparu en avril à l'aube de ses 100 ans. Balade artistique sur cette terre amie.

PAR NADJA POBEL



Balazuc : destination idéale pour les ponts du 14 juillet et du 15 août

30 000 habitants, plus petite préfecture de France (Privas), 3500 km de routes mais pas d'autoroute ni la moindre gare de voyageur de chemin de fer, l'Ardèche est paradoxale. Cette terre aux 900 dolmens (plus qu'en Bretagne !) est aussi un nid d'artistes, en témoigne cette école Roger Planchon à Privas (puisque le dramaturge est originaire de ce département où il situa son *Cochon noir*) ou encore l'existence une SMAC, un pôle national de cirque, un CNAREP (arts de la rue) et même un CDN posé à Valence mais sous-nommé Drôme-Ardèche. Et bientôt un centre d'art contemporain au château d'Aubenas à l'horizon 2023.

YANKEL, SA (DERNIÈRE) SAISON

En 1952, Yankel, fils de Kikoine qui est déjà, comme son père, un peintre renommé et a croisé à Paris, dans l'atelier La Ruche, les plus grandes figures du XX^e siècle (Chagall, Modigliani...), s'ancre dans une ancienne coconière à Labeaume. Il y meurt le 2 avril dernier à 17 jours de ses cent ans. Le Département avait déjà prévu de fêter – avec lui – cet anniversaire et de rendre hommage à son travail de la matière, de la récupération. Ses sculptures volontairement rouillées par le temps et ses peintures sortent de sa maison. Mais auparavant, cet hiver, le photographe Matthieu Dupont a su saisir la malice de ce géologue qui n'aura cessé de dévier joyeusement de son chemin ; ses clichés sont accrochés, entre autres, dans un coin de l'église romane de Balazuc, l'un des deux sites ardéchois estampillés "plus beaux villages de France" (avec Vogüé). Cette Saison Yankel se dissémine partout sur le territoire puisque – et c'est heureux – le département n'a pas de pôle d'agglomération centrale : au musée des Vans (ouverture de l'expo en septembre), dans le jardin classé "remarquable" du Château des Pins à Fabras et à la galerie Mirabilia (Lagorce). Un documentaire de Christian Tran a aussi été réalisé à cette occasion. « *Tout le monde ne peut pas être Soutine ou Bach, j'ai quand même le sentiment d'avoir inventé une chansonnette* » déclarait modestement Yankel dans *Pis que peindre* (éd. Chimères, 1991), un ouvrage rétrospective.

ALBA, LE CIRQUE ET L'ANTIQUITÉ

C'est peu dire qu'Alba-la-Romaine accueille un festival délicieux où l'excellence des propositions artistiques rivalise avec l'ambiance douce et peu onéreuse concoctée par l'équipe du Pôle national Cirque dirigé par le clown Alain Reynaud. Annulée, la 12^e édition se reporte partiellement et gratuitement les 10 et 11 octobre, en partie dans

un amphithéâtre gallo-romain largement restauré cette année, retrouvant sa scène passant au dessus d'une rivière – une rareté. Un peu plus de 500 spectateurs pourront y trouver place contre 3000 lors de son édification il y a 2000 ans. Les objets trouvés lors de ces fouilles sont exposés dans le musée adjacent. Quant au cirque, il existe chaque jeudi de juillet à 18h30 le temps d'un apéro artistique sur la base du Pôle national, un ancien cloître à Bourg-Saint-Andéol. Entrée libre!

RANDONNER CULTIVÉ

L'Ardèche sait rendre l'effort doux. Il y a la Dolce via, cette ancienne voie ferrée, au nord du département qui permet de rapidement prendre l'air, en vélo, depuis Lyon. Il y a aussi deux parcours de randonnées sur lesquels se trouvent des œuvres artistiques. La ligne de partage des eaux (au-dessus des sources qui mènent à la Méditerranée et à l'Atlantique) est parsemée, sur 100 km, d'installations comme cette *Tour à eau* d'un chantre du paysagisme, Gilles Clément. Il est aussi présent sur la boucle beaucoup plus courte – 15 km – du Sentier des Lauzes avec un *Belvédère des lichens*. Vous trouverez aussi sur ce chemin une armoire dont chacun peut devenir co-proprétaire et assister une fois par an à une AG ! Dernier né, toujours en collaboration avec les habitants, *Les Yeux de la Sueille* du nom du ruisseau aux abords duquel Jan Kopp a posé plus de 200 cercles miroir en inox. Cet Allemand, quadra, désormais lyonnais a été exposé ces dernières années, avec brio, à la fondation Bullukian ou à la Biennale d'Art Contemporain.

LE TEIL CONSOLIDÉ

Encore si endolorie par le séisme du 11 novembre dernier ressenti jusqu'à Lyon, Le Teil panse se blessures apparentes (un bout de clocher au sol, des parpaings métalliques pour tenir les murs des maisons de mille habitants déplacés). C'est ici que s'est installé Olivier Rey après avoir créer un Lavoir Public vivifiant et si gay-friendly sur les pentes de la Croix-Rousse. Là-bas, il y a avait déjà de la permaculture depuis deux ans, le metteur en scène y amène une scène pour des concerts, un terrain de pétanque, un bar et bientôt le LOL (Lieu Ouvert Ludique) en septembre et un minigolf artistique. Dès cet été, place aux Summer Camps avec spectacles, DJ et une ancienne serre transformée en salle à manger. Bienvenue au dance-fleurs !

RENSEIGNEMENTS

www.ardeche-guide.com

CHÂTEAU DE FLÉCHÈRE

UN PERSONNAGE DE CINÉMA

Peut-être est-ce le dernier été pour le visiter ! Le château de Fléchère s'apprête à être vendu.

Filez donc le long de la Saône, dans l'Ain, à Fareins, visiter le plus bel édifice XVII^e siècle de la région, quasi intact et aux fresques miraculeusement retrouvées après de rocambolesques épisodes dont la décadence des fêtes qu'y donnèrent le Gang des Lyonnais...

PAR NADJA POBEL

Y'a-t-il un butin planqué dans le château ? Non, mais en 1973, durant quelque mois avant sa disparition définitive, Joanny Chavel, membre du Gang des Lyonnais, a reçu le beau et mafieux monde (les deux termes n'étant pas inconciliables). Certains ont cherché longtemps des restes du casse de l'Hôtel des postes de Strasbourg ; Olivier Marchal y tourna logiquement des scènes de son film *Les Lyonnais* en 2010. C'est d'ailleurs par le cinéma que Marc Simonet-Lengart a découvert le lieu, grâce à une diffusion télé du *Diable par la queue* que Philippe de Broca tourna ici en 1968. Montand, Marielle, Rochefort... « le film était si délicieux et déjanté que le château lui-même me paraissait être un des personnages ».



Un château rendu intact

dide de marqueterie, volé par un antiquaire, a même été restitué par voie judiciaire et est exposé. Le tour ne serait pas complet sans déambuler dans les cuisines – immenses – au sous-sol. Et bien sûr les jardins.

En mini-bus, train, vélo... tous les modes doux mènent au château de Fléchère où les châtelains qui n'ont pas la moindre accointance, avec le luxe (ne gardant qu'une infime partie du site privée), vous accueillent chaleureusement puisque « les visiteurs sont les mécènes du patrimoine et un mécène ça se remercie ». Il y a longtemps, ces historiens, historiens de l'art et archivistes voulaient réhabiliter une maison de pierre et en faire un café pour revivifier un village de Côte d'Or. Les hasards de la vie les ont menés à Cormatin et ici. Acheté un million de francs en 1985 (l'équivalent de quatre studios parisiens à l'époque), le château de Saône-et-Loire avait donné lieu à un cocasse échange présidentiel : « Danielle Mitterrand (Ndlr, originaire de la commune voisine de Cluny) m'a posé la question du prix, je lui ai répondu que c'était si peu cher ! raconte M. Simonet-Lengart François Mitterrand lui a dit cette phrase qui m'a beaucoup amusé : "ah tu sais ils ont juste acheté le droit de se ruiner ou de travailler toute leur vie". Je lui ai dit : "mais peut-être les deux" ! »

Grâce aux fresques redécouvertes, Fléchère n'est plus seulement une belle demeure mais un château à l'identité incontestable

Il l'acquiert, avec deux autres amis, en 1998 après treize années de bataille juridique avec celui qui voulait en faire une résidence d'une centaine de logements, avec un but : sauvegarder ce patrimoine à l'abandon depuis les années 50. Ensemble, ils le restaurent et s'apprêtent à le mettre en vente. Peut-être que la Région ou le Département prendront leur suite. Le trio conservera celui de Cormatin (Saône-et-Loire) et ses somptueux jardins, dont un fascinant labyrinthe.

L'histoire du château de Fléchère, méconnu du public lyonnais, mais moins des touristes anglo-saxons qui, avant le Covid, venaient directement le visiter lors de leurs voyages flu-

viaux, est centrale dans l'histoire lyonnaise. L'État l'a vite compris qui, en 1982, le classe d'office – fait rarissime – Monument historique. La DRAC concrétise cette reconnaissance en participant à chaque étape à hauteur de 40% aux rénovations entreprises sur le bâtiments (toiture vernissée, ailes...).

Sur les fondations carrées d'une forteresse du XII^e siècle, ce château est construit d'un seul jet entre 1606 et 1626 pour Jean Sève, prévôt des marchands de Lyon, soit l'équivalent du maire. Ce bourgeois est anobli par sa fonction à trois conditions et doit répondre à trois critères : ne pas travailler de ses mains, ne pas faire commerce d'argent et avoir un château. Ce sera celui-ci. Puisqu'il est aussi chef de la communauté protestante calviniste de la cité des Gaules, il fait édifier un temple au dernier étage avec sept fenêtres (chiffre biblique) rehaussées de trois autres pour la Sainte-Trinité. Les lieux d'habitations sont dans les ailes. On ne mélange pas Dieu et les humains.

150 à 200 fidèles venaient chaque semaine (une journée à cheval depuis Lyon) se rendre aux offices dans ce temple qui ne se visite pas car il a depuis été compartimenté et était – calvinisme oblige – la plus sobre des pièces. En-dessous, dans la grande salle du consistoire (135 m²), un pasteur recevait quatre fois par an les confessions publiques de ses fidèles devant une cheminée blanche-grise et noire, les teintes autorisées par ce culte. Ici, comme dans d'autres salles, le trésor est caché derrière des boiseries. Lorsque Marc Simonet-Lengart et ses deux compères acquièrent le château, c'est la déception. L'intérieur est fade mais un détail les attire : un œil peint qu'un mauvais état du bois le recouvrant laisse apparaître. C'est en fait une fresque de la hauteur du mur. L'Italien Pietro Ricchi, formé à Florence, a peint toutes les pièces au XVII^e. D'un seul coup, les propriétaires le révèlent et lui trouvent « une identité incontestable ». Il ne s'agit plus seulement d'une belle demeure. Des œuvres laissées en Provence ou à

Paris par le Toscan subsistent celles-ci, et plus marginalement celle du château de Bagnols (Rhône) devenu un hôtel 5 étoiles loin d'être accessible à tous comme ici. La chambre de la parade est édifante. Dans une ville lyonnaise catholique, Sève va tout tenter pour que ses administrés préparent une entrée triomphale au roi Henri IV – protestant – en 1595. Ce sont ces personnages de mousquetaires, hallebardiers et portes-drapeaux qui sont ici magnifiquement figurés. La salle des perspectives est aussi admirable et ludique. D'où qu'on se place, nous sommes dans l'axe du dessin.

MUTATIONS

Au XVIII^e, le confort devient primordial, les pièces sont réaménagées, rapetissées pour plus d'intimité voire de secret avec des lits ramenés dans les alcôves et boudoirs. Les propriétaires, qui ont trouvé les lieux vidés et pillés, l'ont entièrement remeublé et des soyeux lyonnais ont participé à cette réhabilitation. Le parquet splen-

ENTRETIEN

« LE LOTO DU PATRIMOINE NE SUFFIT PAS »

Propriétaire heureux, Marc Simonet-Lengart passera bientôt le relais à d'autres à Fléchère. Il évoque ce château, en forme, et la situation nationale du patrimoine, plus en difficulté.

PROPOS RECUEILLIS PAR NADJA POBEL

Comment se chiffre Fléchère ?

Marc Simonet-Lengart : Pour bien gérer un château comme celui-là, il faut à peu près 160 000€ en étant économe. Mais Fléchère ne rapporte que 128 000€ par an qui proviennent des visites. 2019 a été notre meilleure année. Nous étions passés de 90 000 à 128 000€. Il y a 14 000 visiteurs par an. Et donc ce sont les recettes de Cormatin qui ont toujours aidé à faire les travaux de Fléchère. Il manque chaque année 30 à 40 000€ pour le fonctionnement et il manque toute la partie de restauration proprement dite. Cela se fait sur les recettes de Cormatin qui reçoit à peu près 60 000 visiteurs. C'est un peu problématique. Avec la DRAC et le Département de

l'Ain, nous avons environ 50 % de subvention pour certains travaux. L'État ne peut pas subventionner tout, c'est évident. Il pallie ce qui paraît urgent et nécessaire. Le patrimoine privé, au niveau national, qui représente 20 000 des 40 000 monuments classés, reçoit environ 3% de l'enveloppe consacrée au patrimoine.

Le Loto du patrimoine peut-il aider à restaurer ce patrimoine ?

C'est très sympathique mais il ne suffit pas. Il permet que les visiteurs soient beaucoup plus conscients des problèmes du patrimoine, donc Stéphane Bern a joué un rôle tout à fait important pour faire comprendre qu'il y avait véritablement des

problèmes – alors que beaucoup pensaient qu'on était sous une pluie de subventions et qu'on devrait ouvrir à la visite gracieusement et offrir le thé ou l'apéritif. Mais la réalité est que, nationalement, pour 1000€ d'impôt, le patrimoine privé reçoit 2 centimes à diviser en 20 000 monuments. C'est absolument dérisoire. Ceux qui bénéficient du Loto du patrimoine [Ndlr 18 projets par an] reçoivent des sommes assez faibles qui ne permettent pas véritablement de commencer les travaux. C'est un coup de projecteur mais c'est très insuffisant. Le patrimoine privé est en péril car beaucoup de propriétaires n'ont plus les moyens de gérer ce genre de monuments et souvent



leurs héritiers n'ont plus du tout envie de s'en occuper. Le patrimoine a connu une époque heureuse (sous Jack Lang et jusqu'à la cohabitation Jospin-Chirac), pas seulement par intérêt politique mais aussi parce que c'était dans l'air du temps. C'était la dernière période où les gens avaient une formation classique dans les ministères et dans le public. Ce n'est plus le cas. Le public a changé et a diminué. Il y a toujours énormément de visiteurs dans les gros châteaux et monuments (Mont Saint-Michel, Chambord...) car tout le monde doit y aller un jour mais le patrimoine de seconde classe a moins de curieux.

LILIAN AUZAS

Ein Berliner

Avec son quatrième roman, *Nina Hagen interprète Bertolt Brecht*, l'auteur lyonnais Lilian Auzas poursuit une œuvre singulière qui se penche sur les destins de grandes figures féminines berlinoises. Et les délivre d'un certain nombre de malentendus.

PAR STÉPHANE DUCHÈNE

Quand on a grandi dans les années 80 avec une télé à trois chaînes, on peut n'avoir vu Nina Hagen que comme une Gorgone punk, un happening peinturluré sur pattes, juste bonne à choquer le (petit) bourgeois et un animateur généralement emballé de tergal. Ignorant qu'au minimum elle tentait là de reprendre avec force gesticulations et grimaces un pouvoir d'expression trop longtemps confisqué par la phalocratie : en effrayant les hommes. Et plus encore que ce sympathique petit cirque charriait aussi tout un pan de l'Histoire d'une Allemagne reconstruite à la va-vite et en double sur les cendres du nazisme, entre rêve européen et mirage d'un universalisme socialiste échoué dans la réclusion. Au milieu : un mur. Du mauvais côté duquel était née Nina.

Cela Lilian Auzas, qui vient de consacrer à la diva punk allemande son troisième roman biographique, *Nina Hagen interprète Bertolt Brecht*, l'ignore aussi lorsqu'il la découvre de la même façon à l'âge de huit ans. Mais lui est immédiatement fasciné. « C'était au journal de France 3 avec Hervé Claude lui disant "vous avez l'air beaucoup plus assagie", alors qu'elle est fardée, habillée n'importe comment, les cheveux roses. Elle le regarde l'air de dire "je ne sais pas ce qu'il te faut". »

CLOWN LETTRÉ

Ce n'est pourtant pas tant l'excentricité de cette drôle de dame qui marque le jeune Lilian qu'une « voix très douce », en parfaite contradiction avec ce timbre puissant et outré qui ponctue ces disques qu'il écouterait bientôt religieusement. S'il avoue ne pas tout valider dans une discographie versatile, ces perpétuels changements de pied sont pour lui la preuve que Nina Hagen est « une artiste jusqu'au bout ». Ce qui en Allemagne la fait passer pour une douce foldingue « qui fait partie des meubles et que plus personne n'écoute. »

En fan accompli, Lilian Auzas mesure, lui, la complexité du personnage et de la femme qui ne font en réalité qu'un : « quand je l'ai rencontrée je me demandais si elle était vraiment comme ça dans la vraie vie ou si elle jouait un rôle. En fait elle est réellement comme ça, tout le temps. Et a toujours répété : "les gens ne comprennent pas que je suis un clown, ce n'est pas de la provocation, c'est une manière d'éveiller les gens et ça passe par l'humour". » Beaucoup d'Allemands ignorent de fait que Nina Hagen est une femme éprise de culture.

Sa mère jouant dans la compagnie de Bertolt Brecht, son beau-père Wolf Biermann, poète et dissident, lui à appris le goût de la révolte et surtout des mots. Ainsi, dans l'ignorance générale, saupoudre-t-elle ses textes de vers de Goethe, Heine... Et de Brecht donc. Dont Lilian Auzas a tenu à souligner l'importance dans un ouvrage qui, s'il est une œuvre biographique, l'est à l'aune du rapport entretenu par Nina avec le dramaturge qu'elle a connu, joué, et même chanté jusque sur la scène de l'Opéra de Lyon, il y a deux ans, lors d'une tournée anniversaire.

Là est d'ailleurs née l'idée du livre : « mon éditeur, Hippocampe, lançait une collection où l'on traite d'un artiste, mouvement ou œuvre avec un angle bien précis. Je lui avais soumis cette idée, ayant toujours voulu écrire sur elle. J'ai contacté Nina Hagen et elle a accepté de répondre à mes questions



Brochainement en vformat de boche ?

liées à Brecht. Je pense qu'elle a apprécié qu'on s'intéresse à elle sous un angle différent. » Au passage l'auteur redécouvre alors Brecht que pour le peu qu'il en connaît il ne goûte guère, découvrant « des pièces incroyables comme La Vie de Galilée ou Sainte-Jeanne des Abattoirs. »

TROIS FEMMES PUISSANTES

Surtout l'auteur met au jour tout un pan de la personnalité de Nina Hagen pour qui Brecht est « une figure tutélaire, un dieu : elle s'est éduquée à travers lui et Wolf Biermann. » Et en a développé une appétence plus que prononcée et toujours sincère pour la dissidence, qui lui vaut d'être expulsée de RDA très jeune : « on pourrait croire que ses combats contre le nucléaire ou pour la protection des animaux sont des lubies d'artistes mais chez elle c'est viscéral et sans doute né de son enfance et de ses combats en Allemagne de l'Est. Elle se bat toujours jusqu'au bout. » se réjouit l'auteur. C'est d'ailleurs une constante des sujets de ses romans biographiques tous consacrés à des femmes puissantes (et allemandes) dans un monde d'hommes, qui

conquièrent leur liberté à des époques charnières de l'Histoire de l'Allemagne. La première, grâce à laquelle il entre en littérature, n'est pas la moins controversée. Étudiant en histoire de l'Art, après avoir consacré un mémoire aux sculptures qui ornent les étrières de poulies des métiers à tisser pour hommes dans deux populations de Côte d'Ivoire (peut-on faire plus précis ?), il s'ouvre à des choses plus contemporaines, travaillerait bien sur les photos africaines de Leni Riefenstahl dont il a découvert les mille vies, à 14 ans dans un documentaire hypnotique : « actrice, danseuse, pilote d'avion, plongeuse à plus de 70 ans, elle avait 100 ans lorsqu'est sorti son film sur les fonds marins ». Problème : la plus connue des vies de Riefenstahl a fait d'elle la cinéaste officielle du régime nazi. Inutile de dire que les profs ne sont guère enthousiasmés par un tel sujet de recherche. L'un d'eux finit par accepter un mémoire sur « l'antiquité revisitée dans le film Olympia. »

Une monographie est ensuite envisagée avec un éditeur strasbourgeois mais cette femme-là

BIBLIOGRAPHIE

Riefenstahl, roman, Léo Scheer, 2012

Charlie Fuchs & Le Monde en marge, conte, Léo Scheer, 2013

La Voix impitoyable, roman, Léo Scheer, 2013

Anita, roman, Hippocampe, 2018

Nina Hagen interprète Bertolt Brecht, roman, Hippocampe, 2020

mérite bien un roman. Et c'est bien un roman qui est envoyé chez Léo Scheer. Réponse favorable une semaine plus tard. Vient ensuite le livre publié, il y a deux ans sur Anita Berber, figure du Berlin de l'entre-deux guerres, danseuse (souvent nue), toxicomane, dévoreuse d'hommes qui consumera son existence jusqu'à pratiquement mourir sur scène à l'âge de 29 ans.

JÉSUS, OVNI ET AFRICAN REGGAE

Lilian Auzas l'avoue sans peine : il trouve, sans paternalisme aucun, ces parcours de femmes bien plus intéressants que ceux de bien des hommes : « il faut imaginer ce que c'était que d'être réalisatrice-productrice à l'époque de Leni Riefenstahl. Ou une Nina Hagen qui un soir de 1979, en direct à la télévision autrichienne, explique au public comment se masturbe une femme. » De fait, d'un livre à l'autre, et c'est ce qui rend son travail passionnant, Lilian Auzas s'empare toujours de figures féminines facilement réductibles – la cinéaste des nazis, la danseuse dépravée, la punkette décrébrée – mais pour mieux en cerner les complexités et livrer une vérité irréductible, elle.

Et l'auteur de revenir sur le malentendu Hagen dont la force des messages souvent politiques – savait-on qu'African Reggae dénonce l'excision entre deux yodel ? – a trop souvent été brouillée par ses délires sur les OVNI et sa rencontre (en personne) avec Jésus : « le problème c'est qu'elle en a parlé de manière très enfantine. Mais quand on connaît sa vie, on comprend la logique, on voit qu'il y a une pensée, un chemin. Ce livre, comme ceux sur Riefenstahl, que je trouvais trop facile de résumer à un monstre, et Berber, à une femme légère, m'a permis de mieux la cerner et de l'appréhender que derrière ses coups de folie il y a une vraie volonté de comprendre et de transformer le monde. »

Au fond ces trois Parques sont l'essence-même de Berlin, cette ville-monde plus qu'allemande. Et c'est bien là, si d'aventure on se posait la question, que réside le tropisme allemand de l'auteur qui, enfant fut marqué à vie par les images de la chute du Mur : Berlin. Dont la plus allumée des représentantes symbolise la spectaculaire métamorphose : « Nina a vraiment fait du bien à Berlin et à l'Allemagne. Il y avait après la guerre un conservatisme terrible, il fallait être rangé, ne pas faire parler de soi. Elle a bousculé tout ça des deux côtés du mur. Ça a libéré une génération. À la fin des années 70, les ados berlinois ont dû se dire : "enfin, il se passe quelque chose." » Cela, quiconque l'a entraperçue une fois dans sa vie ne peut le nier : avec Nina Hagen il se passe toujours quelque chose. Et souvent beaucoup plus.

▼ **LILIAN AUZAS, NINA HAGEN INTERPRÈTE BERTOLT BRECHT**
(Hippocampe / Les Singuliers)

4 juil
— 27 sept
2020

BONLIEU
SCÈNE NATIONALE
ANNECY

Annecy paysages



Photo: Duff Hoozee - Elsa Tomaszewicz - Marc Damagne

ANNECY **interreg**
France - Suisse



Communauté européenne
Cohésion territoriale
Cohésion sociale
Cohésion économique et sociale



NATUR
POLIS



haute
savoie
le Département

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes



Sibra

VelOnecy

lac annecy

le dauphiné

bleu

8

sam 18
— dim 19
juil 2020



La grande balade

Annecy
— Semnoz

Une belle promenade dans les sentiers du Semnoz
avec 100 artistes, danseurs, comédiens, circassiens, musiciens...

© Vidéois réalisé par Philippe Decoutils, 2019

ANNECY **Grand Annecy**



haute
savoie
le Département

CONSEIL
SAVOIE MONT BLANC

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes



Sibra

L'ONDE
& CYBELE

le dauphiné

bleu

8

SEMBLE
BONLIEU
ENSEMBLE
BONLIEU
ENSEMBLE
BONLIEU
ENSEMBLE
BONLIEU
ENSEMBLE
BONLIEU
ENSEMBLE

expo

"le jour d'après"

à découvrir virtuellement sur demeureduchaos.com



À L'ATTENTION DE NOTRE PUBLIC
Chers visiteurs, La Demeure du Chaos
reste fermée jusqu'à nouvel ordre.
En effet, depuis le déconfinement du 11 mai,
l'administration impose aux musées des
contraintes⁽¹⁾ incompatibles avec notre musée.
Ces mesures étant provisoires,
INSCRIVEZ-VOUS à notre newsletter
sur demeureduchaos.com, nous vous
préviendrons avec joie de la date
de notre réouverture.

LA DEMEURE DU CHAOS
ABODE OF CHAOS

MUSÉE
L'organe

 Facebook Demeure du Chaos (4,3 millions d'abonnés)

N°1 en notation (4,7/5)  des visiteurs
des Musées d'Art Contemporains français⁽²⁾

1^{er} musée privé d'Art Contemporain en Rhône-Alpes avec 180 000 visiteurs par an

Le Musée l'Organe gérant La Demeure du Chaos est le siège social d'artprice.com,
Leader mondial de l'information sur le Marché de l'Art